

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 795.—SAMEDI, 29 JUILLET 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



HON. C.-A. GEOFFRION, décédé

Photo Quéry, Frère

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 JUILLET 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Essai de critique, par A.-H. de Trémaudan.—L'hon. C.-A. Geoffron, par F. Picard.—Pensées intimes, par Violette.—Singulier procédé.—Poésie : Sainte-Anne de Beaupré, par Z. Mayrand.—Roses éphémères, par Laurette de Valmont.—Chronique scientifique, par P. C...—L'âne, par C. Lorient.—Qu'est-ce que la mort.—Le doigt de Dieu, par F. St.—Dreyfus en France, par de Thermes.—La page de la jeune fille, par L. Gauthier.—Bibliographie.—Propos du docteur.—Poésie : Le geste, par E. Philippi.—Histoire naturelle, par J. d'Hennesis.—Notes historiques.—Renseignements divers.—Carnet de la cuisinière.—Primes du mois de juin.—Explication de la mode.—Jeux et amusements.

GRAVURES : Portrait de l'honorable C.-A. Geoffron, décédé.—Le cyclisme aquatique.—Russie : L'église Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Petersbourg.—Le retour de Dreyfus en France : Dreyfus sur le pont du *Sfax* ; Arrivée de Mme Dreyfus à la gare de Rennes.—Mère, mère chérie !—Toilettes pour enfants.—Illustrations du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ESSAI DE CRITIQUE

ALFRED DE VIGNY

Je n'ai lu que très peu de Vigny. Je le regrette, car le peu qu'il m'a été donné d'en goûter m'a fait concevoir pour lui et son œuvre une profonde estime pour ne pas dire admiration, terme que j'ai été sur le point de laisser tomber, en premier lieu, de ma plume.

Vigny, comme beaucoup de ses confrères en poésie, puisa ses premières inspirations dans la littérature ancienne. Ses premières pièces de vers ne sont guère que des imitations d'auteurs légers, grecs ou latins, bien que, du premier bond, il prit la première place en ce genre. Peu à peu, il laissa de côté ces formes prétentieuses, préférant se rapprocher des poètes français du XVI<sup>e</sup> siècle, Ronsard entre autres.

Dancez et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre, Liez au muguet blanc l'hyacinthe bleuâtre.

Mais ce n'est pas encore là ce qu'il lui faut ; il a besoin d'une voie plus large, il a soif de plus d'idéal, il se sent de force à concevoir quelque chose de plus pur, un ouvrage d'une envergure plus grande.

Il voulut fonder un genre.

Il n'eût pu mieux choisir que la route qu'il se décida à suivre ; il n'eût pu trouver une inspiration plus efficace que dans la Bible, livre qui ne quitta plus sa gi-

berne de soldat, pendant les campagnes auxquelles il eut occasion de prendre part.

Avez-vous lu le Déluge ?

Le jour avait encor cette même lumière  
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs  
Quand Dieu les fit tomber de ses doigts créateurs.

Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,  
Et des monts réguliers l'immense architecture  
S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,  
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.  
La forêt plus féconde ombrageait sous ses dômes  
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,  
Et des fleuves aux mers le cours était réglé  
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.  
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,  
Rencontré loin des flots l'émail du coquillage,  
Et la perle habitait son palais de cristal ;  
Chaque trésor restait dans l'élément natal,  
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;  
Et la beauté du monde attestait son enfance :  
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,  
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Quel contraste exprimé en un demi-vers !

Ecoutez si vous n'entendez pas, en lisant ce qui suit,  
le déchainement de toutes les forces de la nature :

Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,  
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,  
Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,  
L'Océan, apparut.

Bouillonnant et superbe,  
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,  
De la plaine inondée envahissant le fond,  
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,  
Apportant avec lui comme de grands trophées  
Les débris inconnus des villes étouffées ;  
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,  
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,  
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde,  
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ne vous semble-t-il pas apercevoir les flots à perte  
de vue, en lisant

...l'immense exécuter,  
L'Océan...

Comme ce mot renvoyé à dessein au commencement  
du vers peint bien ce que le poète veut décrire !

Riches et puissants de la terre, ils ont été écrits  
pour vous les vers que vous allez lire. Dans Moïse, le  
grand prophète est supposé s'adresser à son maître,  
Jéhovah :

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,  
Les hommes se sont dit : " Il nous est étranger."  
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,  
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.  
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;  
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.  
M'enveloppant alors de la colonne noire,  
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,  
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?  
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,  
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche ;  
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;  
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,  
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux...

Peut-on exprimer d'une façon plus naturelle et magistrale, le dégoût dont est remplie l'âme de cet envoyé du Très-Haut ? La gloire, loin de l'enorgueillir, lui fait regretter le temps où il gardait les troupeaux, vivant le plus pauvrement du monde. Aussi rien d'étonnant qu'il ajoute :

Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Il faudrait tout citer, si l'on voulait mettre sous les yeux du lecteur les choses magnifiquement belles qu'on trouve à chaque vers des pièces de Vigny, empruntées à la Bible, ou seulement imitées.

Vous a-t-il jamais été donné de lire une description plus fidèle et plus juste des effets de la tentation sur l'âme trop faible pour y résister, que celle présentée d'un bout à l'autre d'Eloa ?

Eloa, l'ange de la pitié, est née d'une larme que Jésus a versée sur son ami Lazare. Les anges lui racontent un jour la révolte de Lucifer et sa punition ; elle se trouble à l'idée qu'il y a quelque part un malheureux. Elle veut le voir, mais pas assez forte pour éviter les pièges de l'esprit des ténébreux, elle est entraînée au fond des abîmes infernaux.

La scène de la séduction est d'un fini incomparable.  
Ecoutez le tentateur :

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;  
Nous avons malgré lui partagé la nature ;  
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,  
Cacher des astres d'or sous l'éclat du soleil ;  
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre  
La volupté des sens, et les biens du mystère...

La voilà sous tes yeux, l'œuvre du malfaiteur ;  
Ce méchant qu'on accuse est un consolateur  
Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,  
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,  
Et, dans le mal commun lui-même enseveli,  
Lui donne un peu de charme, et quelquefois l'oubli...

Sainte-Beuve, parlant de la forme littéraire de ce poème, a dit : " Pour arriver à ce vêtement complet et chaste et transparent, que de veilles, on le conçoit ! que de tissus essayés ! que de broderies quittées et reprises ! Oh ! non, jamais le vieillard que Ténence appelle *Celui qui se tourmente lui-même* ne se rongait d'autant de soucis et de pâleur que, dans ses efforts silencieux vers le beau, cette pudique et jalouse muse."

Le poète semble avoir divisé son œuvre en trois parties : Livre mystique et livre antique, qui ont trait à l'histoire sacrée, Livre moderne ou chrétien, où il est surtout question du moyen âge. Vigny est donc le devancier de Hugo et du Romantisme.

Que de belles choses à lire dans ce dernier ouvrage ! où trouver, par exemple, des vers plus doux et plus tristes, plus mélancoliques et plus beaux que ceux qui commencent ainsi :

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,  
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,  
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille  
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,  
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré ;  
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques  
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !  
Rocs de la Frazona, cirque de Marboré,  
Cascades qui tombez des neiges entraînées,  
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,  
Dont le front est de glace et les pieds de gazon !  
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre  
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,  
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;  
A ses chants d'airain autour de lui se mêle  
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,  
Se suspend immobile au sommet du rocher,  
Et la cascade unit, dans une chute immense,  
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor !  
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?  
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée  
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?  
Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Alfred de Vigny est un grand peintre : ne vous semble-t-il pas voir un vaisseau voguant sur les flots en lisant la strophe suivante ?

Qu'elle était belle ma frégate,  
Lorsqu'elle voguait sous le vent !  
Elle avait, au soleil levant,  
Toutes les couleurs de l'agate ;  
Les voiles luisaient le matin  
Comme des ballons de satin ;  
Sa quille mince, longue et plate,  
Portait deux bandes d'écarlate.  
Sur vingt-quatre canons cachés  
Ses mâts, en arrière penchés,  
Paraissaient à demi couchés.  
Dix fois plus vive qu'un pirate,  
En cent jours du Havre à Surat  
Elle nous emporta souvent.  
—Qu'elle était belle ma frégate,  
Lorsqu'elle voguait sous le vent !

Ecoutez ce que le poète nous prédit au sujet de Paris, la ville-lumière.

...Je crois entrevoir ce rocher ténébreux  
Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.

Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit—il me semble  
La voir—... apparaîtra sur la cité...—Je tremble  
Que ce ne soit Paris—... dont les enfants auront  
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...  
Vous l'avez fait—alors que la ville, enivrée  
D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée...—  
Qu'en pensez-vous ?—... alors l'ange la rayera  
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.

Et lorsque tout cela viendra à passer, chacun pourra  
s'écrier :

... Pour longtemps le monde est dans la nuit !

Dans la colère de Samson, de Vigny raconte à ceux  
qui le liront ce qu'il a eu à souffrir de la femme. Tout  
serait à citer dans ce chef-d'œuvre, ainsi que nombre  
de savants critiques l'ont qualifié. Nous nous réservons  
le plaisir de l'étudier plus à loisir dans un prochain  
article.

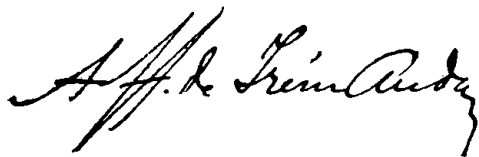
Hélas, en dépit des beautés innombrables répandues  
dans ses œuvres et malgré l'espoir du poète lui-même,  
il en a été d'Alfred de Vigny comme d'Alfred de  
Musset : un oubli indifférent a récompensé de ses  
efforts d'Eloa, l'auteur de la *Colère de Samson*, le  
"chevalier-trouvère," comme l'appelle un critique.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime :  
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;  
Je peux en ce miroir me connaître moi-même,  
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !  
Flots d'amis renaissants ! puissent mes destinées  
Vous amener à moi de dix en dix années.  
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

" Hélas ! le noble vœu du poète, son ferme espoir ne  
s'est pas réalisé... Ne croyez pas cependant que la  
gloire d'Alfred de Vigny soit à jamais éteinte. Quand  
auront disparu ces comètes échevelées, ces météores,  
fusées volantes, qui jettent le trouble dans le monde  
céleste, elle se rallumera parmi les astres blancs et  
doux de la voie lactée, au firmament purifié, dans le  
voisinage d'une étoile de première grandeur qui, elle  
aussi, en ce moment, subit une éclipse profonde, un  
peu au-dessous, mais à côté de Lamartine."\*

Alfred de Vigny ! c'est un génie sombre, triste,  
mélancolique, philosophe. Sa poésie est nuageuse et  
écœurante parfois, mais on l'aime, et, souvent, l'on  
ne peut s'empêcher de pleurer en lisant ses vers si  
tristes, si pleins de sentiments ou bien tendres et bons,  
ou cruels et mauvais. Un je ne sais quel désespoir  
s'empare parfois de notre être en parcourant ces pages  
si tristes mais si belles !

Vigny paraît être un sceptique, et en même temps  
un idéaliste qui s'élève souvent au-dessus de la terre,  
allant chercher dans les plaines éthérées et sublimes,  
dans les régions célestes des astres, une inspiration qui  
l'éloigne de la terre et le transporte ravi aux pieds de  
la divinité ! En un mot, c'est un poète, un grand  
poète !



L'HON. C.-A. GEOFFRION  
(Voir gravure)

Le 18 de ce mois, à deux heures du matin, s'éteignait  
doucement et presque sans souffrance, l'honorable  
M. Christophe-Alphonse Geoffrion, Conseil de  
la Reine, ex-bâtonnier du Barreau de la province de  
Québec, ministre sans portefeuille au gouvernement  
fédéral.

La veille, S.G. Mgr Bruchési lui avait porté les con-  
solutions dernières ; son ami de vieille date, sir Wilfrid  
Laurier, premier ministre du Canada, était allé lui  
faire ses adieux. Tous les journaux, anglais ou fran-  
çais, ont fait de ce savant avocat de grandes louanges :  
nous avons été impressionné, nous, en lisant que ce  
fut lui qui prit la défense de notre regretté arche-  
vêque, Mgr Fabre, traîné devant les tribunaux par  
des fils aigris, révoltés, mais enfin, des fils : notre

vénéral archevêque leur avait pardonné dès le jour  
même de leur révolte. Quant à l'hon. M. Geoffrion,  
son courage à défendre l'Eglise outragée dans un de  
ses apôtres, nous paraît son plus bel éloge.

M. Geoffrion, né à Varennes le 23 novembre 1843,  
était un avocat de haute science, mais, contrairement  
à la trop grande quantité de ses confrères aux vieux  
pays comme en ce nouveau monde, il n'aimait pas du  
tout la politique. Aussi est-ce presque malgré lui qu'il  
fut élu député en 1895 à une forte majorité, puis le  
23 juin 1896. Le 21 août 1896, il prêtait serment  
comme membre du Conseil Privé et du cabinet  
Laurier.

En 1870, il avait épousé Mlle Eulalie Dorion, fille  
de feu sir A.-A. Dorion.

Il fut très charitable : c'est aussi le plus bel éloge  
d'un disparu.

Nous espérons qu'il trouvera miséricorde, comme il  
a été lui-même miséricordieux ici-bas.

A toute sa famille, nous osons présenter nos con-  
doléances : que le souvenir des vertus du défunt reste  
en eile comme un dépôt sacré, comme un guide  
assuré.

FIRMIN PICARD.

## PENSÉES INTIMES

Penchée à la fenêtre de ma chambrette où frisson-  
naient mes fleurs, j'écoutais, ravie, bercée comme en  
un rêve où vibraient mille voix enchanteresses, les  
murmures harmonieux apportés par la brise odorante  
des premiers beaux jours. Mes yeux doucement se  
fermaient comme au contact d'un frôlement d'ailes  
pour se reporter bientôt vers la voûte céleste, toute  
de lumière et d'azur.

Regarde, amie, semblait-on chuchoter à mon oreille,  
regarde combien est beau ce soleil d'or, brillant dans  
le ciel tout bleu ! Vois comme la gracieuse hiron-  
delle volète joyeusement au-dessus de la cime ver-  
doyante des arbres ; entends comme tout chante et  
palpite, et souviens-toi que c'est l'heure exquise où la  
nature en fête revêt ses plus beaux atours pour rece-  
voir les hommages que tout mortel à l'âme quelque  
peu sensitive s'empresse de lui offrir.

Dis, cette admirable nature qui toujours fit tes  
délices, est-elle donc maintenant sans charme pour  
toi ?

Les poètes ne la chantent-ils pas avec le même  
enthousiasme, ou bien es-tu de celles que tout lasse et  
qui, dans leur suprême inconstance, ne trouvent plus  
rien à aimer ?

A cette voix intérieure, toute pleine de reproche  
voilé, je répondais vaguement :

C'est ainsi que souvent par caprice on immole  
Ce qui fut un attrait ou même un sentiment,  
Et que le pied distrait foule indifféremment  
Les débris d'une ancienne idole.

Et je songeais au fond de moi-même : oui, l'incon-  
stance serait parfois de bonne guerre. Mais tout aus-  
sitôt ma pensée glissant sur ce sujet, s'arrêtait à une  
opinion contraire pour en méditer la touchante logique  
en redisant tout bas :

Oh ! n'outrageons jamais ce qui nous a charmé ;  
Épargnons au passé le dédain et l'insulte,  
Et si le cœur se ferme après avoir aimé  
Qu'il respecte son ancien culte.

Si donc cette belle nature que j'aime, me trouve  
aujourd'hui muette en face de ses merveilles, c'est que  
ma pauvre plume ne sait pas chanter ; c'est une  
grincheuse qui pleure et gémit comme les accords  
mourants d'un luth qui se brise. Et puis, il y a de ces  
choses " qui se sentent mais qui ne peuvent s'ex-  
primer " ou que l'on prend plaisir à taire pour les  
mieux savourer.

A ces moments de doux rêve, il y a un quelque  
chose qui chante en notre âme, et la pensée alors,  
vagabonde ou réfléchie, y fait naître de suaves impres-  
sions qui, sans la troubler, passent tantôt comme un  
rayon lumineux que voile un blanc nuage, tantôt

comme une ombre fugitive qui, sans en rider la sur-  
face, passe sur une onde limpide miroitant sous le  
ciel radieux.

A quoi bon rêver, pensent pourtant certains esprits  
pour qui le rêve n'est, après tout, qu'une chimère for-  
mant l'apanage des âmes " éthérées." Le rêve est  
l'essence de la vie, répondront ceux dont l'heureuse  
existence se compose d'affectueuse tendresse, de saines  
récréations et de purs baisers, parce que c'est l'ange  
aux ailes roses que le cœur, vierge encore des passions  
du siècle, aime à caresser aux heures de loisirs. C'est  
également le reposoir de ces êtres chagrins auxquels  
il dérobe pour un instant les sombres dehors d'une  
triste réalité. Enfin, puisque l'on répète si souvent  
que toute la vie n'est qu'un rêve tissé de joie et de  
douleur, comment, hélas ! ne pas rêver ? L'artiste et  
le poète ne rêvent-ils pas pour s'inspirer ?... L'ambi-  
tieux qui convoite ne rêve-t-il pas au milieu même de  
ses ennuyeux calculs ? Oui, chacun, à ses heures, est  
plus ou moins envahi par le rêve, et tous, à ses appels  
séduisants, montent rapidement aux régions " éthé-  
rées " ; mais qui dira l'enivrante quiétude qu'apporte  
le rêve angélique du chrétien dont le regard, avidement  
fixé vers les célestes parvis, s'emplit d'extase et  
de rayonnement ? Rêve rendu sublime par les pensées  
mystiques qui le divinisent. Ce n'est plus le rêve, c'est  
l'ardente aspiration de l'être humain au séjour de  
toute réalité et d'éternelle splendeur.



## SINGULIER PROCÉDÉ

Les différents départements, qui composaient les  
fêtes françaises au Parc Sohmer, ayant été photogra-  
phiés par groupes, nous sommes étonné d'apprendre  
qu'une dame du comité a fait chorus avec le photo-  
graphe pour disposer arbitrairement de ces photogra-  
phies en faveur d'un seul journal.

Nous considérons que ni le photographe, ni un  
journal quelconque ne pouvaient disposer de ces  
groupes sans en référer à l'autorité du président de  
l'Union Nationale Française, M. Pinotaux, ou la pré-  
sidente générale du comité des dames, Mme de Gon-  
zague.

Nous prions donc ces derniers de nous informer, à  
la première réunion générale, si c'est de leur assenti-  
ment et de celui du comité général, que tous les jour-  
naux de Montréal ont été mis en interdiction, sauf un,  
et mis dans l'impossibilité de reproduire ces groupes  
qui étaient acquis avant tout à l'Union Nationale  
Française en dehors de tout autre privilégié. Le fait  
d'avoir posé en groupe ne permettait pas en droit, de  
disposer de ces groupes sans en référer à la majorité  
de ceux qui y avaient pris part.

Nous n'avons pas marchandé notre concours à la  
fête française et nous ne réclamons que l'égalité pour  
la reproduction des nouvelles et des gravures qui  
pouvaient intéresser nos lecteurs. Nous considérons  
que le procédé de cette dame, s'il n'a pas été autorisé  
en comité, manque de sentiment patriotique, et il a  
empêché l'extension de la publicité en faveur d'une  
œuvre française.

## A LA MÉMOIRE

DU REGRETTÉ L'HONORABLE C.-A. GEOFFRION

*Repose et dors en paix, luttant infatigable,  
Toi qui, semant le bien, jamais ne reposas.  
Sans reproche et sans peur, tu fus grand, charitable :  
Ton souvenir est cher et survit au trépas.*

*Rapide fut le cours de ta noble carrière ;  
Pour combler ta vertu, tu mourus en croyant.  
Dors au milieu des fleurs qui couronnent ta bière :  
Bonté, Justice, Honneur : Voilà ton monument.*

Z. MAYRAND.

Montréal, 20 juillet 1899.

\* Etudes littéraires sur le XIX<sup>e</sup> siècle du Père Vaudon p. 235



### SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ !

*Sainte Anne ! Sauvez-nous ! Tel est le cri sublime  
Que, deux siècles passés, de pauvres matelots  
Poussèrent à Beupré, du milieu de l'abîme ;  
Sainte Anne les sauva de la fureur des flots.*

*Pour immortaliser ce touchant sauvetage,  
Un pieux oratoire en ce lieu s'érigea :  
De tous les points du globe, à ce noble rivage  
La foule des croyants toujours se dirigea.*

*Sur le flanc du grand fleuve, au pied d'une falaise,  
Tu te fis un "chez toi," patronne des Bretons ;  
C'est là pour te prier, qu'on se sent plus à l'aise,  
Que tu répands sur nous tes miracles, tes dons.*

*Sainte Anne de Beupré : c'est le legs que la France  
Départit à ses fils devenus orphelins :  
Et toujours nous l'avons gardé sous défiance,  
O Foyer ! où reluit la foi des Canadiens.*

*Il vous fallait, sainte Anne, un plus grand sanctuaire :  
Le flot des pèlerins va toujours grossissant ;  
La chapelle a fait place à cette église altière  
Dont le dôme se mire au sein du Saint-Laurent.*

*J'ai foulé tes parvis, ô sainte Basilique,  
Admirant tes chefs d'œuvre et les riches contours,  
Vénéralant tes autels et ta sainte relique :  
Aux larmes de la foi j'ai donné libre cours.*

*J'ai vu les "ex voto" de la misère humaine  
Monter en pyramide aux voûtes du saint lieu ;  
J'ai dit du fond du cœur : Seule la foi chrétienne  
Peut parler ce langage entre l'homme et son Dieu.*

*J'ai vu les malheureux des quatre coins du monde  
Se presser dans tes murs, ô temple vénéré ;  
Anne, protégez-nous sur la terre et sur l'onde ;  
Toujours, vive en tous lieux, Sainte-Anne de Beupré !*

*J. Maynard*

### ROSES EPHÉMÈRES

*A vous qui aimez les fleurs*

Vingt ans, c'est l'âge d'or, l'âge des illusions, des espérances, l'âge où le cœur sourit à la vie, à l'avenir ! Vingt ans, c'est le printemps des âmes, le printemps avec ses rayons de soleil, ses fleurs et ses chants, c'est comme le soleil qui se lève radieux, à travers les nuages dorés de l'aurore, brille tout un jour dans un ciel de saphir, et le soir va s'endormir dans les touffes roses des nuées du crépuscule.

O vous qui avez vingt ans, gardez vos illusions, vos rêves ! Trop tôt l'hiver jettera ses fleurs de givre dans vos âmes désillusionnées ! Trop tôt vous verrez pâlir à l'horizon le dernier soleil de printemps, la dernière heure de bonheur !

Olympe avait vingt ans. Pour elle, c'était bien le soleil qui sourit, les oiseaux qui chantaient et les roses qui fleurissaient. Au Château des Pinsons, on la nom-

maient la belle Olympe ; et elle était belle avec ses cheveux si blonds, qu'ils auraient fait pâlir les blés d'or ; belle avec ses grands yeux qui auraient éclipsé les bleus myosotis ; belle avec le vif incarnat de ses joues, que les roses d'été auraient envié ; belle avec cette rangée de dents blanches, ces petites lèvres vermeilles, que les perles et les rubis n'auraient point regardées sans jalousie...

Était-il étonnant qu'avec tout cela, Maurice aimât Olympe ?

Il aimait les blés d'or, les myosotis, les roses d'été, les perles et les rubis.

Il aimait Olympe et Olympe aimait Maurice. Un soir, au bal, ils s'étaient connus. La beauté d'Olympe avait frappé le jeune artiste, Maurice d'Aubry, et son cœur avait vibré au contact d'une autre âme, rêveuse et sensible comme son âme d'artiste. Et depuis, leurs deux cœurs s'étaient connus, leurs deux âmes s'étaient comprises.

Oh ! cette union de deux cœurs, cette liaison de deux âmes, cet échange de deux regards, comme c'est bien là toute notre vie ! A peine sommes-nous lancés sur l'océan du monde, que nous levons les yeux pour voir si au firmament ne brille pas l'étoile qui doit éclairer notre route ; et quand elle brille, comme nous la suivons, comme nous nous y attachons ! et puis, quand elle pâlit, comme nous cherchons à l'horizon, si bientôt ne paraîtra pas une autre lueur, une autre étoile et toujours ainsi, nous voguons, cherchant toujours une âme sœur de notre âme, un cœur frère de notre cœur, jusqu'à ce que notre ciel se décolore, et reste sans rayon, sans étoile. A peine sommes-nous sur le chemin de la vie, qu'aux buissons de la route nous voulons glaner des roses ; et quand nous les cueillons, comme nous savourons leur parfum ! et quand elles s'effeuillent, comme nous cherchons à l'autre buisson si bientôt ne fleuriront point d'autres roses, d'autres fleurs ! et toujours nous courons, glanant toujours, jusqu'à ce que notre route ne soit plus émaillée que de ronces et d'épines !

Olympe était heureuse, mais un jour, il lui sembla que son bonheur allait envahir toute son âme et l'écraser ; il lui sembla qu'elle était trop heureuse. Pour une âme sensible, une âme qu'un rayon d'amitié fait vibrer, qu'une blessure de rose fait pleurer, un surcroît de bonheur comme une ombre de malheur peuvent l'étouffer. Et quand Olympe comprit que Maurice n'était plus seul à partager son cœur, quand elle comprit que Raymond de Pahlo avait aussi touché son âme, elle crut que son bonheur allait fuir...

Aux beaux jours de l'été, Raymond avait connu Olympe. Tout d'abord, elle n'avait pas cru qu'elle l'aimerait. Lui, était si indifférent !... et Maurice l'aimait tant !

Les beaux jours s'étaient écoulés, les mois avaient passé, et Olympe n'avait plus de doute ; elle aimait Raymond, et Raymond ne l'aimait point.

Oh ! les souffrances d'un amour ignoré ! Il n'y a que les femmes pour aimer d'un amour secret, un amour que nul regard ne peut découvrir, que nul cœur ne peut soupçonner !

Mais... Oh ! que l'on souffre de sentir tous les jours la plaie qui s'agrandit, tous les jours l'épine qui déchire une autre fibre de notre cœur !...

M. de Pahlo venait au Château des Pinsons, non pas pour voir Olympe, mais pour l'entendre. Quand elle jouait pour lui quelque mélodie, quelque berceuse, avec quelle attention il l'écoutait ; et elle, qui n'avait pu atteindre le cœur de Raymond, avait su charmer son âme. Et puis, quand elle lui chantait une romance, quand elle lui rappelait quelque poésie oubliée, M. de Pahlo disait :

— Oh ! Mlle Olympe, vous avez tant d'âme ! Vous parlez si bien !...

Et puis, c'était tout : pas un sourire, pas un regard ! Pourtant un sourire, une parole douce comme un parfum de fleur, auraient pu élever au faite du ciel des délices la pauvre Olympe, qui n'espérait plus rien !

Elle aurait voulu briser ces chaînes qui la captivaient près du cœur de Raymond, mais ces chaînes étaient si douces ! Elle attendait que le temps vint guérir les blessures de son cœur, et ses blessures s'en-

venaient tous les jours. Elle remettait à demain pour briser des liens déjà si forts ; et le lendemain, quand la douce image venait la saluer à son réveil en souriant, sa volonté s'affaiblissait, et tout bas, son cœur répétait : "Encore un jour, plus rien qu'un jour !"

Quand Maurice d'Aubry venait au Château des Pinsons, Olympe se sentait heureuse ; il lui semblait que le bonheur jetait encore dans son âme ses parfums enivrants, et elle espérait, elle jouissait. Mais bientôt la froideur de Raymond de Pahlo venait effacer dans le ciel de son âme les nuages d'espoir, en y faisant pâlir les rayons de bonheur.

C'était un soir de mai, un de ces soirs charmants. Le soleil bien bas à l'horizon, jetait dans le ciel la lueur de ses rayons mourants, et sur la terre ses reflets de cristal aux herbes nouvelles. Les lilas en fleurs répandaient par flots, dans l'air qui passait, la fine senteur de leurs bouquets printaniers ; les oiseaux qui s'endormaient sous la feuillée jetaient les dernières notes de leurs chants du soir, et la brise morose chuchotait sa complainte, dans le calice des fleurs. Dans les allées du Château des Pinsons, Maurice et Olympe rêvaient leur rêve d'amour. A cette heure silencieuse du soir, il semble que les aveux pénètrent plus avant dans notre âme, et touchent plus profondément notre cœur.

Quand Maurice d'Aubry demanda à Olympe si elle serait heureuse de partager la même vie que lui, elle sentit que cet amour qu'elle donnait à Maurice lui était bien rendu, et qu'avec lui, elle serait heureuse toujours. Avec confiance, elle posa sa petite main dans les mains de Maurice d'Aubry et dit en souriant : "Je suis votre fiancée !"

Au firmament, les premières étoiles s'allumaient, phares brillants sur une mer sans rivages. Maurice d'Aubry, en quittant Olympe, déposa dans ses mains, une gerbe de lilas en fleurs, et d'une voix débordante de bonheur lui souhaita l'au revoir.

Olympe rentra au Château des Pinsons, l'âme sereine, caressant son rêve de bonheur. Elle était trop heureuse !

Bientôt le souvenir de Raymond de Pahlo vint jeter dans son cœur quelque regret, quelque remords. Elle halbutia : "Oh ! s'il m'avait aimée !" et, à genoux sur le prie-Dieu où gisait la gerbe de lilas en fleurs, qui pleurait ses gouttes de rosée, Olympe pleurait les dernières larmes de cet amour méconnu qui mourait, de cet amour caché qu'elle tuait dans une agonie lente et cruelle.

Le lendemain, Raymond de Pahlo vint avec Maurice d'Aubry au Château des Pinsons, et quand Raymond demanda :

— Mademoiselle Olympe, je désirerais vous entendre.

La jeune fille répondit avec un sourire sur les lèvres, quand elle se sentait la mort dans l'âme :

— M. de Pahlo, je jouerai une petite mélodie : *Roses éphémères* ; j'espère que vous la goûterez bien !

Elle préluda. C'était là, il lui semblait, tout le récit de son amour défunt.

D'abord, une petite sérénade, pareille aux chants d'oiseaux qu'elle entendait aux beaux jours d'été, quand M. de Pahlo l'avait vue pour la première fois ; ensuite la sérénade devenait plus douce, les beaux jours s'étaient écoulés, les mois avaient passé, les oiseaux ne chantaient plus.

Mais Olympe chantait encore, chantant son chant d'amour.

Plus loin, seule, la main droite roulait sur le clavecin, une mélodie douce et suave comme l'amitié incomprise d'Olympe. Puis c'était un chant plaintif, comme les plaintes qui s'étaient exhalées du cœur de la jeune fille, quand elle comprit que Raymond ne l'aimerait jamais ; c'était comme des sanglots étouffés, des larmes qui tombent brûlantes parce qu'elles ne sont pas comprises ; quelques plaintes, comme un long gémissement ; enfin, un soupir, un dernier soupir, le dernier cri de cet amour qui n'était plus, de cet amour qui mourait, fané comme les *Roses éphémères*.

Quand Olympe eut fini, elle avait des larmes dans les yeux, mais elle souriait encore ! Elle seule avait

compris. Maurice d'Aubry crut que la musique avait impressionné l'âme rêveuse et sensible d'Olympe. Il mit un baiser sur les doigts mignons de sa fiancée, et Raymond de Pahlo dit tout simplement :

— Mlle Olympe, vous jouez avec tant d'âme !

*Laurette de Valmont*

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LE CYCLISME AQUATIQUE

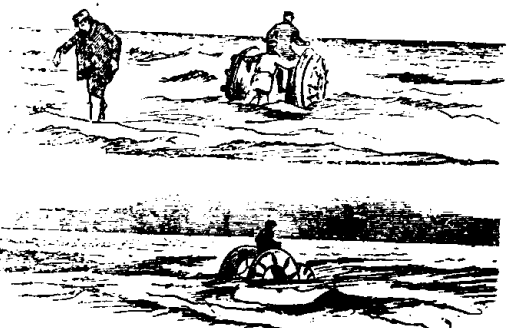
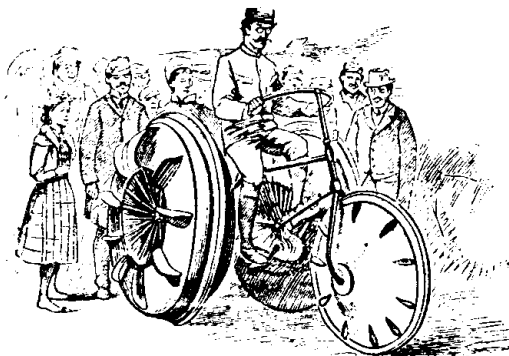
Nos lecteurs bicyclistes ne devront plus, à l'avenir, se contenter de la machine désormais vulgaire, avec laquelle ils font, chaque dimanche, leur excursion habituelle à Lachine ou au Sault-au-Récollet. Il faut du nouveau : c'est l'esprit du siècle. Quel bonheur, donc pour un bicycliste, de n'être plus arrêté dans sa marche rapide, par une rivière malencontreuse ! quelle ivresse pour celui qui unit à la passion du bicycle celle non moins séduisante de la pêche à la ligne, de pouvoir se rendre en bicycle au beau milieu de nos jolis lacs de la province de Québec et d'y évoluer sans bruit, je ne dirai pas toutes voiles dehors, mais toutes lignes tendues !

Voilà pourtant ce qui n'est pas une chimère, mais une réalité.

Il y a deux ou trois ans qu'un M. Pinkert inventa une machine, composée de trois roues creuses gonflées d'air et munies de petites ailettes extérieures. Ces roues étaient mues par des pédales à billes, comme pour les bicyclettes ordinaires. (Fig. 1.)

L'inventeur conçut le projet de traverser, sur sa machine, le détroit du Pas-de-Calais, entre la France et l'Angleterre, soit une distance de 21 milles. Il partit donc, par un temps très calme, pour cette dangereuse traversée. Aidé d'abord par un ami pour éviter à sa machine les chocs produits par les inégalités du rivage, il se dirigea vers la perfide Albion. Mais, rendu à moitié chemin et redoutant sans doute le mauvais temps, l'inventeur profita de la rencontre d'un bateau pour retourner en France à son bord. (Figs 2 et 3.)

Quelques jours plus tard, il renouvela son essai qui eût sans aucun doute réussi, si une tempête ne se fut élevée et n'eût mis en grand péril la machine et surtout son inventeur qui, comme le héron de la fable, fut tout heureux et tout aise de rencontrer non pas un limaçon, mais un navire qui le recueillit et le ramena en France dont il trouva la terre encore plus belle qu'à son départ.



Tricycle aquatique Pinkert. — Le départ. — La traversée

Mais, toute chose se perfectionne ; M. Théodorides a construit récemment un nouveau tricycle marin que



BICYCLE AQUATIQUE.—Appareil Théodorides

nous représentons ici (fig. 2), et qui a été essayé dernièrement en France.

La machine est toute en aluminium, à l'exception de la chaîne et de quelques autres parties qui demandent l'emploi de l'acier. Les roues portent d'énormes tubes pneumatiques de caoutchouc, d'un diamètre de près de 4 pieds, qui font de chacune un véritable flotteur supportant sur l'eau tout l'appareil.

Ce nouveau tricycle roule aussi bien sur la terre que sur l'eau et bien qu'il ne marche pas avec une grande vitesse, il est évident qu'il peut rendre des services considérables.

Il pèse seulement 66 livres et n'enfoncé à pleine charge, que de 13 pouces sous l'eau.

Mais, tout bicycliste ne peut pas, à part de sa propre bicyclette, se payer le luxe d'une seconde machine aquatique, aussi, un autre inventeur, M. Jacquet-Maurel a-t-il fait construire un nouvel appareil qui peut être adapté en quelques instants à n'importe quel bicycle.

On attache au bicycle un petit sac léger de cuir, contenant deux flotteurs en toile imperméable de 6 pieds de long sur 6 pouces de diamètre. Ceux-ci, placés parallèlement de chaque côté du bicycle sont soufflés et reliés entre eux par des tringles rigides. Deux montants fixés à ces dernières, viennent s'adapter en avant et en arrière au cadre du bicycle, maintenant ainsi les deux flotteurs parfaitement horizontaux.

Le bicycliste une fois monté sur sa machine fait fonctionner les pédales comme à l'ordinaire. Celles-ci actionnent la roue de derrière qui fait tourner rapidement une hélice placée entre les deux flotteurs.

Enfin, une plaque d'aluminium fixée au-dessous de la roue directrice forme un gouvernail qui se trouve commandé par le guidon, comme la roue d'un bicycle commun.

M. Jacquet-Maurel a expérimenté publiquement son invention au Havre. Il a pu courir sur l'eau, tourner dans toutes les directions ; il a même remorqué une embarcation chargée ; puis, il démontra l'appareil en quelques instants et reprit la terre, escorté par une foule de bicyclistes "terrestres" enchantés du succès de leur confrère.

(D'après le "Scientific American")

P. C...

Malheur à celui qui dans l'amour cherche les voies du mal, car Dieu permettra qu'il multiplie ses pas vers l'abîme !—ALBERT FERLAND.

L'ÂNE

Un jardinier, se rendant au marché qui se tenait toutes les semaines à la ville, chargea son âne d'une telle quantité de légumes, qu'on ne voyait tout juste que la tête de la pauvre bête.

Le chemin traversait une oseraie. Le jardinier coupa quelques poignées de brins d'osier pour en faire des liens.

— Mon âne peut bien encore porter ce petit fardeau, dit-il.

Et il plaça les brins d'osier sur le dos de l'animal.

Un peu plus loin se trouvait un bouquet de noisetiers : le jardinier y choisit quelques douzaines de longues et minces baguettes pour faire des tuteurs à ses plantes.

— Elles sont si légères, se dit-il, que c'est à peine si le baudet les sentira.

Et il les chargea encore sur le dos de l'âne.

Le soleil ayant monté et étant devenu très chaud, le jardinier ôta sa veste et la jeta sur le tout en disant :

— La ville n'est pas loin, et ce n'est pas cette veste, que je peux soulever avec mon petit doigt, qui accablait mon âne.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que l'animal, buttant contre une pierre, tomba, et, écrasé sous sa lourde charge, fut incapable de se relever.

Le jardinier, consterné, s'écria en gémissant :

— Je le vois bien aujourd'hui et à mon préjudice : Il ne faut pas imposer aux hommes ni aux animaux une tâche au-dessus de leurs forces.

A l'animal qu'on vient de trop charger  
Est fatal bien souvent le faix le plus léger.

COMPÈRE LORJOT.

QU'EST-CE QUE LA MORT ?

Un jour, on posait cette question : *Qu'est-ce que la mort ?* à un poète contemporain, et il répondit :

C'est le berceau de l'espérance ;  
C'est la fleur qui s'épanouit ;  
C'est le terme de la souffrance ;  
C'est le soleil après la nuit ;  
C'est le but auquel tout aspire ;  
C'est après les pleurs le sourire ;  
C'est le retour après l'adieu,  
C'est l'affranchissement suprême ;  
C'est rejoindre ceux qu'on aime ;  
C'est l'immortalité !.. C'est Dieu !..

## LE DOIGT DE DIEU

(Suite et fin)

## III

Un bal réunissait une brillante société dans les salons de Mme de Saint-Albin.

Tandis que la jeunesse folâtre et insouciante s'adonnait au plaisir de la danse, le châtelain de Villers-Castel causait dans un coin avec la baronne. Tous deux paraissaient préoccupés.

Depuis peu la libre-penseuse semblait avoir beaucoup vieilli. Les habitués avaient peine à reconnaître dans cette femme, grave et sérieuse, la mondaine frivole et enjouée qui les avait si souvent charmés : chacun se perdait en conjectures sur les motifs qui avaient pu provoquer une si étrange et complète transformation.

—Je ne me rappelle pas sans une vive émotion, M. Sosthènes, ce fameux dîner où vous avez eu le noble courage de faire acte public de votre foi religieuse.

Tout à coup, un couple ravissant de grâce et de beauté vint à passer non loin des deux amis et attira leur attention.

Sosthènes de Villers-Castel et Alice de Saint-Albin échangeaient sans doute des confidences du plus haut intérêt, car ils ne virent, absorbés qu'ils étaient, ni le châtelain, ni la baronne.

Votre ferme attitude a certainement dû produire sur tous ces incrédules une salutaire impression.

—Le croyez-vous ?... Je le souhaiterais ; mon devoir était de protester et je n'ai point hésité. J'aurais été heureux d'épargner à mon oncle une déception aussi cruelle ; mais les circonstances ne m'ont point laissé le choix d'une heure plus opportune.

—Dieu l'a permis pour le bien qui en devait résulter. Il y avait près de vous une âme vaine, dissipée, éprise des folles joies du siècle, ignorant ses devoirs envers son Créateur qu'à peine elle connaissait ; à cette âme-là vous avez fait un bien immense ; l'impression salutaire qu'elle a remportée de cette réunion a porté ses fruits.

—Serait-ce de vous qu'il s'agit, Mademoiselle ?

—Précisément, c'est à votre courageuse confession que je dois mon retour aux pratiques religieuses de mes premières années.

—Que Dieu en soit loué !

—Puisque nous sommes sur un point si intéressant, je me permettrai de vous poser une question : Fixé désormais sur l'existence de Dieu, votre origine et vos destinées, qui donc vous a initié aux mystères de la religion chrétienne, à ses préceptes, à ses conseils ?

—C'est tout une admirable histoire. J'avais près de cinq ans, lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère ; veuve de bonne heure, elle avait reporté sur moi toutes ses tendresses ; c'était une excellente chrétienne ; et, malgré mon jeune âge, je ressentis vive-



...Ils ne virent ni le châtelain ni la baronne.—Page 198, col. 1

ment sa perte ; mon oncle eut beaucoup de peine à me consoler. Mais les années, en s'écoulant, affaiblirent ces regrets, et je finis par tout oublier. Quelle ne fut pas ma surprise, quand son souvenir éteint, se ravivant tout à coup, je revis clairement ces heureuses

années où, petit enfant, je recevais les enseignements maternels ; je me rappelai, qu'agenouillé près d'elle, devant une image bénie, je récitais certaines prières qu'elle mettait sur mes lèvres après m'avoir fait tracer un signe qui lui était familier.

—Le signe de la croix.

—Oui, et ce signe sacré, je pus le reproduire. Le jour suivant, je me rendis dans les appartements qu'elle avait occupés jadis, et depuis fermés. Aidé dans mes recherches par une vieille bonne qui avait été attachée à son service, je pus mettre la main sur sa petite bibliothèque et la transporter chez moi.

—Et alors ?

—Alors je lus avidement les saints Evangiles, l'Imitation de Jésus-Christ et quelques autres ouvrages ascétiques. Telle fut ma première éducation religieuse. J'appris ainsi qu'il y avait des temples où le Christ avait ses autels et des ministres préposés à l'instruction des peuples.

—Quoi ! vous ignoriez toutes ces choses ? N'aviez-vous donc jamais entendu le son des cloches ?

—Jamais. Le village le plus rapproché de Villers-Castel en était éloigné de trois lieues, et le petit hameau qui s'échelonne en bas du coteau n'avait qu'une chapelle, que mon oncle avait fait détruire à l'époque où il s'était rendu acquéreur de ce domaine.

—Mais pourtant, vous n'avez pu faire vos études sans toucher aux questions religieuses, je ne m'explique pas bien cette singulière ignorance.



Je fis la rencontre d'un homme vêtu d'une façon étrange  
Page 198, col. 2

—Aussi, y a-t-il eu de regrettables lacunes dans l'enseignement qui m'a été donné ; mes éducateurs, sans se soucier de la vérité, préparaient leurs cours en vue du but qu'ils poursuivaient. Je n'avais aucun moyen de m'instruire que par leurs écrits. Mes études historiques ont dû être refaites après coup, et, à l'heure qu'il est, Mademoiselle, je pâlis encore sur les livres, obligé que je suis de réédifier la vérité sur les erreurs que l'on m'a débitées.

—Vous n'aviez jamais pénétré dans la bibliothèque de votre oncle.

—Jamais, cela m'était interdit.

—Mais dans vos voyages ?

—Jamais je n'ai quitté le château. Lorsque j'en ai parfois témoigné le désir, l'on me répétait que cela était impossible à cause de graves engagements que je ne devais connaître qu'à l'époque de ma majorité.

—Oui, et nous sommes édifiés sur la nature de ces engagements.

—Mais je reviens à mon récit. Un jour que j'avais prolongé ma promenade au delà des limites ordinaires, dans les bois qui s'étendaient derrière le parc, je fis la rencontre d'un homme vêtu d'une façon étrange, au moins à mes yeux.

—Un prêtre sans doute ?...

—Précisément. C'était le curé du bourg voisin. Il s'était égaré à travers les sentiers de la forêt, et me demanda la direction qu'il devait suivre pour se rendre à Villers.

Je m'offris à le guider, et nous fîmes route ensemble jusqu'à l'entrée du village. Durant ce trajet, j'appris la qualité et les pouvoirs dont il est dépositaire. Lui,

écoute avec stupéfaction d'abord, puis avec ravissement mes discrètes confidences, et il s'offre d'achever l'œuvre commencée.

—Mais les difficultés ?

—Nous pûmes les vaincre. A un jour fixé, aux premières lueurs de l'aube, j'allais le rejoindre dans un abri qui servait d'asile aux bûcherons. C'est là que je fus initié aux mystères de la religion chrétienne ; c'est là que ma foi grandit et s'éclaira par l'étude ; c'est là que je fis ma Première Communion.



Elle entra, humble postulante, dans la grande famille des filles de la charité.—Page 199, col. 1

—Il y a longtemps de cela ?

—Trois ans seulement. Et vous voyez de combien de joies délicieuses mon adolescence a été sevrée.

—Oui, c'est vrai, mais Dieu vous les a rendues déjà et il vous les rendra au centuple, surtout si vous quittez le monde.

—Je l'espère, oui ; après avoir payé ma dette à la patrie, je compte bien m'enrôler dans une milice plus pacifique.

—Peut-être vous imiterai-je.

—Quoi ! vous, Mademoiselle ; mais Mme de Saint-Albin ?

—Ma mère connaît mes intentions ; et tout dernièrement, elle m'a vue refuser un très brillant parti. Comme vous le pensez bien, les prières, les reproches, ne m'ont point été épargnés.

—Je le conçois. Mais vous pourriez rester femme chrétienne dans le monde.

—Qui sait ? Voyez-vous, Monsieur, les jours de la vie sont courts, le bonheur rare, incertain, aléatoire. Et, supposé que je dusse jouir ici-bas d'un bonheur vrai, sans nuage, il serait borné par la mesure même de l'existence, il finirait... Or, moi je rêve une félicité que rien ne puisse troubler, exempte d'appréhensions, de craintes et d'alarmes, qui n'ait à redouter ni les séparations, ni les deuils, qui soit éternelle, enfin.

## IV

Le temps avait marché. Sosthènes, après avoir vaillamment fait son année de service militaire, venait de rentrer dans la vie civile.

M. Lucquoy, qui espérait bien que son neveu avait laissé à la caserne ses idées de vocation religieuse, s'empressa de le lancer dans le tourbillon des plaisirs et des affaires. Mais la foi et la piété de Sosthènes semblaient s'accroître des oppositions qui lui étaient faites : le monde lui était à charge.

Il s'en ouvrit définitivement à son tuteur.

Celui-ci, profondément attristé, n'osa plus cependant s'opposer aux desseins de la Providence. Rendu, par le contact de Sosthènes, à des idées meilleures, il revenait, par degré, à une religion qu'il avait autrefois connue et aimée.

—Mon fils, lui dit-il, Dieu sait combien vous m'êtes cher, et combien grand est le sacrifice qu'il exige de mon cœur ; mais j'ai mérité cette sévérité de sa part. Allez donc où sa voix vous appelle, et priez pour moi.

Vers la même époque, Alice de Saint-Albin, belle, riche, adulée, renonçait à l'existence opulente et enviée qui devait être son partage, et, à l'extrême

surprise de tous, entrait, humble postulante, dans la grande famille des Filles de la Charité.

— Ah ! mon ami, disait un jour la baronne au châtelain de Villers-Castel, c'est pourtant de cette fameuse réunion où devaient si bien triompher les doctrines de l'athéisme qu'est sortie la vocation de ma fille.

— Je le sais, chère baronne ; mais vous et moi, reconnaissons en cela le doigt de Dieu qui, d'une simple pression, a renversé cette orgueilleuse tour de Babel que nous avons voulu édifier contre lui ; et, vous vous souvenez au prix de quels efforts et de quelles peines... Mais qui est fort contre Dieu ? *Quis ut Deus ?*

F. ST.

## DREYFUS EN FRANCE

(Voir gravures)

Si nous n'aimons point les Juifs en tant que peuple, du moins n'avons-nous aucun sentiment de haine à leur égard en tant qu'individus. Nous nous rappelons que seuls les Papes et les familles régnantes catholiques les ont protégés, les ont défendus contre les fureurs populaires qu'ils ont eu le talent d'attiser contre eux à toutes les époques de l'histoire, jusqu'à nos jours.

Ce que les Anglais, descendants des Juifs révoltés, ou si vous le préférez descendants des dix tribus formant le royaume d'Israël, appellent *l'affaire*, n'est en réalité qu'une lutte gigantesque de la franc-maçonnerie unie à la juiverie contre la France, la Fille aînée de l'Eglise—par conséquent, contre l'Eglise.—Et Dreyfus n'est qu'un vulgaire prétexte à toute cette agitation satanique.

Si Dreyfus a été condamné injustement, avec tous nos confrères chrétiens de France nous serons heureux de le voir réhabiliter : une injustice ne peut être tolérée par aucune conscience droite, à quelque religion qu'appartienne cette conscience. Mais nous n'admettons pas que, pour Dreyfus plus que pour un autre, l'Angleterre envoie en France ses agents et son or pour nuire à la France, pour fomenter la guerre civile, pas plus que nous n'admettons le droit à tous les Guillaume de Prusse de s'ingérer dans les affaires intérieures de France, par des principicules de Monaco ou autres hobereaux : *la Francia farà dà se*, suivant le mot du roi Galant-Homme, et point n'est besoin des Prussiens ni des Anglais pour reconnaître une erreur dans le pays chevaleresque par excellence.

Mais si l'excitation créée par les êtres nuisibles soudoyés d'Albion ou d'ailleurs devait prendre une tournure grave, Dieu saura susciter une Jeanne d'Arc ou un enfant quelconque dont les petites mains briseront comme paille les puissances les plus formidables.

Voilà pourquoi l'affaire Dreyfus, même comme l'ont faite les Juifs, peu nous chaut.

Une de nos gravures représente celui qu'en notre âme et conscience, nous regardons jusqu'à ce jour comme un traître, lorsqu'il était à bord du *Sfax* qui l'a ramené de l'Île du Diable ; et l'autre, sa femme, au moment où elle descend du train qui l'a amenée à Rennes, où doit s'assembler le nouveau Conseil de guerre.

Fasse Dieu que la lumière éclate, et que les ennemis de la "douce" France soient confondus !

DE THOMAS.

## NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 5 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## LA PAGE DE LA JEUNE FILLE

LA FIANCÉE

Ferai-je le portrait de son âme ? Une âme chrétienne de jeune fille, quel sujet d'une charmante psychologie ! Jamais Platon n'eût osé la rêver, et la dernière de nos mesures renferme aisément ce trésor. Voulez-vous véritablement connaître quelle infinie distance sépare la société antique de la société chrétienne ? Faites la comparaison de nos jeunes filles avec celles de la Grèce et de Rome.

L'intelligence habite le front de nos vierges, mais harmonieusement fondue avec une modestie que l'antiquité n'a point connue ; cette jeune fille en sait plus que toute l'école d'Athènes, et donnerait facilement des leçons de sagesse à ces sages que Raphaël a groupés sur une toile sublime. Elle écrit avec une délicatesse que les femmes payennes ne soupçonnaient pas. Elle n'est étrangère à aucune science : un peu historienne, un peu naturaliste, un peu philosophe. Mais elle possède surtout la science des sciences, celle de Dieu, qui rend inutiles toutes les autres. Elle sait le plan divin et ses destinées à travers les siècles ; c'est presque une théologienne. Cependant un délicieux air d'ignorance recouvre tout cela, et elle a une bouche entr'ouverte qui veut dire : Vous voyez bien que je ne sais rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne sait rien de mauvais. Elle entre dans la vie toute en fête, vêtue de blanc, et se demande si elle suffit à tout le bonheur qui l'attend, si ses mains pourront cueillir tant de fleurs, si ses pieds ne se fatigueront pas à parcourir tous les palais merveilleux qu'elle voit devant elle.

Elle rit à tout, et croit que tout lui répond par un sourire aussi innocent, aussi désintéressé que le sien.

Cependant la pudeur ne tardera pas à remplacer cette innocence, et il montera à ce front charmant, à propos de rien, de subites rougeurs qui le rendront plus charmant encore.

Elle a le cœur d'une incroyable délicatesse. Elle entend, avec une finesse d'oreilles inconcevable, jusqu'au plus petit cri de souffrance de la plus petite des créatures, et vole à son secours. Son temps appartient à tous ceux qui souffrent : consolatrice des affligés, pourvoyeuse des affamés, visiteuse des pauvres.

Elle montre son doux visage partout où l'on pleure, et l'on ne pleure plus ; partout où l'on ne sait plus aimer, et l'on aime ; partout où sont le deuil et la mort, et voici la consolation et la vie ! Aussi dans sa famille, pratique-t-elle, avec une grâce infinie, cet art d'aimer, dont il n'a été donné qu'à Ovide de déshonorer le nom. Elle connaît les faiblesses de chacun, et y donne leur petite satisfaction. Les prévenances, les surprises, les soins, les fines attentions, ne sont pas nés chez les visitandines, comme Gresset l'a prétendu, mais dans le cœur d'une jeune fille où l'amabilité de la foi s'unit à celle de la nature.

Elle est humble et ne sait pas elle-même le bien qu'elle fait. On la surprend rarement à dire *je* ou *moi*, ces vilains mots qui devraient être bannis de tous les dictionnaires. Elle s'étudie à oublier ses bonnes œuvres, et se cache de sa mère elle-même, pour être parfaite à l'insu du monde entier. Il est de ces jeunes filles qui vivent en de petites villes, et que personne ne connaît : cependant, les pauvres sont vêtus et nourris par une main mystérieuse ; Dieu aussi a une mystérieuse servante qui passe des heures à son autel, et à qui il ne pourrait pas dire : *Non potuisti una hora vigilare mecum.*

Elle sent qu'elle est faible, et que sa faiblesse fait sa distinction, sa beauté et sa force. Aussi pleure-t-elle volontiers, quand une chrétienne doit pleurer.

Elle n'est point spartiate, heureusement pour elle, et ce n'est pas à cette douce Marguerite qu'il faut demander, devant la douleur, un *Impavidum ferient ruinae* dont par bonheur un païen seul a pu être brutalement capable.

Cependant, elle est forte au besoin. Voyez-la : elle vient d'être frappée de quelque coup terrible ; elle reste orpheline avec de jeunes frères, des sœurs.

Immédiatement, c'est une mère. A quinze ans

(qui de vous n'en a vu quelque exemple), elle conduira une vaste maison, élèvera près d'elle ses enfants, dirigera ses domestiques, commandera comme elle obéissait tout à l'heure, se fera homme d'affaires. s'il le faut, et en viendra à oublier qu'elle est jeune et gracieuse. Je parle des jeunes filles chrétiennes qui, seules, ont le secret de cette force. Le reste ne vaut guère l'honneur d'être nommé.

LÉON GAUTHIER

## BIBLIOGRAPHIE

*Montaigne, Etudes et Fragments*, par M. Guillaume Guizot, professeur au Collège de France. Œuvre posthume publiée par les soins de M. Auguste Salles, professeur au lycée Janson-de-Sailly, lauréat de l'Institut, avec une préface de M. Émile Faguet, professeur à la Sorbonne.—Un vol. in-16, broché, 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris).

Guillaume Guizot avait pour Montaigne une admiration des plus vives, quelque chose comme un culte à la fois très avisé et très ardent.

Il avait le dessein arrêté de publier tout Montaigne de raconter sa vie, d'étudier son influence, de juger sa doctrine.

Ni l'édition ni l'étude littéraire n'ont vu le jour, Guillaume Guizot n'a point réalisé son rêve longuement et obstinément poursuivi.

Il était allé pourtant bien au delà de l'ébauche, et avait poussé assez loin certaines parties de l'œuvre, comme en peuvent témoigner le livre de "Mélanges" que nous publions aujourd'hui, et ces "Essais sur les Essais" qu'a désiré sauver la piété éclairée des siens.

Il y a de tout dans cette publication posthume, des fragments de leçons, des réflexions notées au courant de la plume, des esquisses de chapitres, de brefs aperçus et des jugements fortement motivés, de simples propos sur Montaigne et aussi des pages achevées de critique pénétrante et sagace, en somme, avec une liberté de jugement peu commune et une rare fermeté de pensée, la trame d'une œuvre qui s'annonçait originale et puissante, la matière éparse d'un livre qui eût été un beau livre.

## PROPOS DU DOCTEUR

UN PRÉJUGÉ SUR LE LAIT

J'ai souvent entendu dire, et si vous faites appel à vos souvenirs, vous vous rappellerez sans doute avoir ouï le même propos : " Nous avons du lait excellent ; il provient toujours de la même vache." En d'autres termes, il est des gens qui se figurent que le lait d'une même vache est supérieur au mélange du lait de plusieurs vaches d'une même étable. Je vais essayer de vous démontrer que c'est là un préjugé funeste.

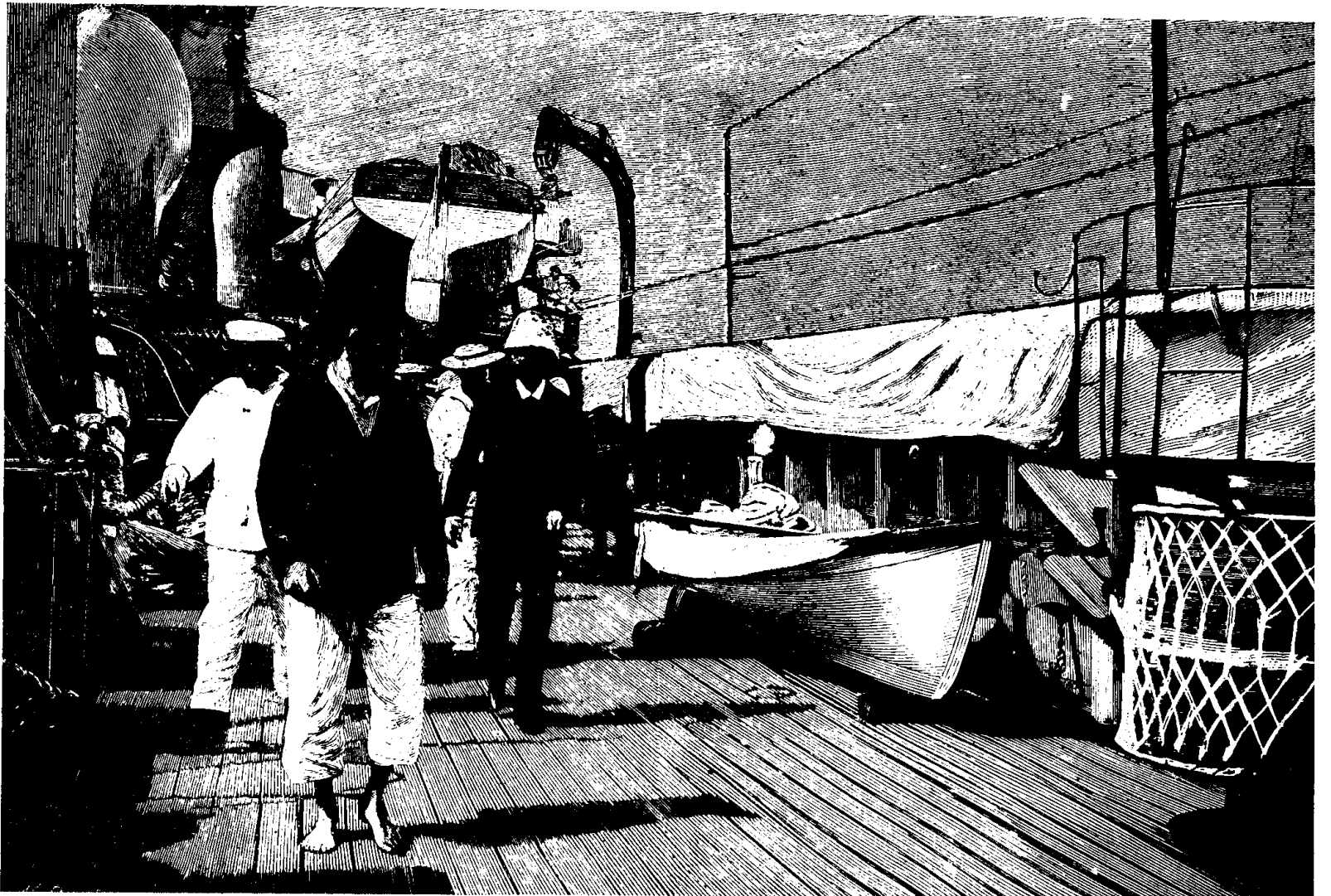
D'abord le lait d'une même bête ne se ressemble pas tous les jours à lui-même et peut varier dans sa composition suivant une foule de circonstances, telles que : indisposition de la bête, frayeur, alimentation par hasard défectueuse. Au contraire, le lait mélangé aura toujours une composition moyenne à peu près identique, un lait marchand peu variable.

Songez que nourrir un enfant avec du lait d'une même vache, c'est faire dépendre la santé de l'enfant de la santé même de la vache ; supposez, au contraire, qu'une vache soit malade au milieu d'une étable, les principes malsains que pourra contenir son lait se trouveront noyés dans la masse du lait des voisines saines. J'ai à maintes reprises conseillé de faire bouillir le lait, pour les grands comme pour les petits, ou de ne l'employer que stérilisé. Laissons donc de côté, si vous le voulez, la question de *contagiosité* de ces maladies par le lait, mais rappelons-nous qu'une vache malade peut fournir un lait peu nourrissant ou indigeste, que certaines plantes mangées par les vaches peuvent communiquer à leur lait des propriétés purgatives ou vomitives, capables même de provoquer des symptômes d'empoisonnement. Ces inconvénients se trouveront toujours atténués par le mélange de ce lait accidentellement mauvais à des laits de bonne qualité.

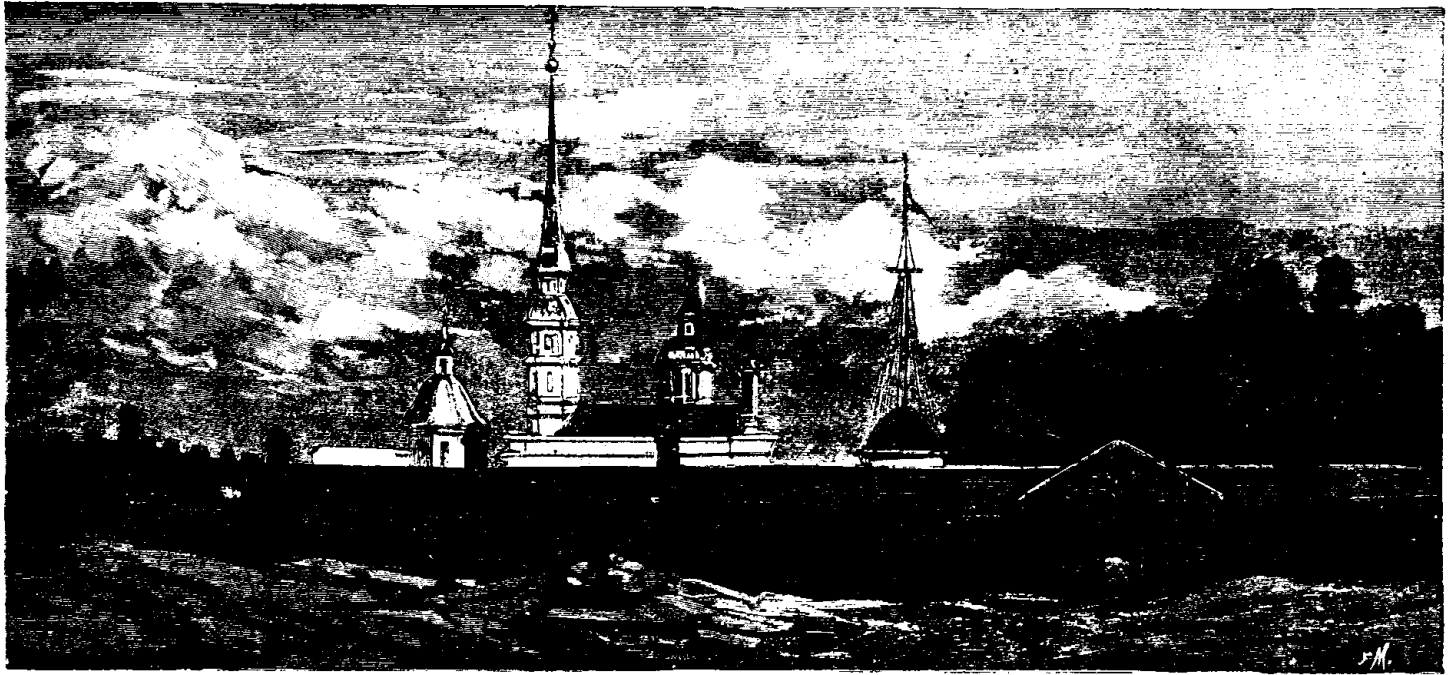




RENNES (FRANCE).—Arrivée de Mme Dreyfus à la gare



LE RETOUR DE DREYFUS EN FRANCE.—Dreyfus sur le pont du " Sfax "



RUSSIE.—L'Eglise Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Petersbourg



MÈRE, MÈRE CHÉRIE !..

## LE GESTE

Quand à l'Amour vrai le cœur s'abandonne,  
Le cœur s'enrichit de chaque lambeau  
Qu'il donne ; il n'est pas de geste plus beau  
Que la main qui s'ouvre et la main qui donne :

Donc, les bras ouverts, j'ai mon chemin  
Et j'effeuillerai les roses du rêve  
Pour ceux qu'oublia le bonheur humain,

Pour les pauvres gens qui souffrent sans trêve ;  
Donc, les bras ouverts, j'ai mon chemin,  
J'aimerai toujours... et la vie est brève,

Brève pour oser le geste sans fin  
De Dieu créateur qui donne et pardonne,  
Et tout le secret du geste divin...

Est la main qui s'ouvre et la main qui donne.

EDOUARD PHILIPPI.

## HISTOIRE NATURELLE

## LES ANIMAUX POLAIRES

Après de longs mois d'une nuit profonde et ininterrompue, si ce n'est par quelques aurores boréales, ni aussi fréquentes ni aussi généralement splendides que se plaisent à le raconter les explorateurs en chambre, une faible lumière paraît, souvent obscurcie de brouillards : ce n'est pas encore le jour, mais c'est l'aube du jour polaire, qui durera à son tour plusieurs mois, sans aucune alternative de ces nuits bienfaisantes à nous autres naturels des régions tempérées. Cette aube d'un jour trop long succédant à une nuit interminable marque le réveil de la nature, telle quelle.

Excepté l'homme, qui ne fait jamais rien comme les autres, tous les animaux de ces régions glacées ont employé la nuit à dormir, comme il convient, sans s'inquiéter de sa durée ; ils s'éveillent, s'étirent et bâillent ; puis les angoisses de la faim ne tardent pas à se faire sentir, leur dernier repas étant un peu loin, ils songent à se procurer à déjeuner. Un dégel suffisant a déchiré par endroits l'épais linceul de glace qui couvrait la mer, et les amphibiens peuvent aller à la pêche ; tandis que l'homme et d'autres mammifères terrestres, qui n'attendaient que cette occasion, se précipitent à la chasse des amphibiens.

Le plus formidable des habitants de ces contrées peu séduisantes, et non le moins habile de ces chasseurs, c'est sans contredit l'ours polaire, le tyran des glaces, énorme bête qui atteint jusqu'à sept pieds de hauteur et qui unit la force du lion à la férocité de l'hyène. Ce n'est pas qu'il soit absolument effrayant à première vue, il a plutôt l'air gauche et lourd, et si sa force se trahit d'elle-même, on est loin de soupçonner l'adresse et la ruse dont il est capable et qu'il déploie, du reste, en toute occasion. Comme il tire de la mer le plus clair de sa subsistance, il semble n'avoir d'autre résidence que les glaces flottantes ou celles du rivage ; il est la seule espèce de sa famille qui ait des mœurs franchement maritimes, et, pour la poine, il diffère des autres espèces d'ours par une tête aplatie et un col relativement long. Entièrement carnivore (\*), il dévore toute sorte d'animaux marins ou terrestres, vivants ou morts faisant aussi bien son affaire à l'occasion des carcasses flottantes des baleines et autres cétacés ou poissons ayant éprouvé des avaries. Il nage avec une adresse et une rapidité incomparables ; à terre, son pas lourd, irrégulier, une fois lancé atteint la vitesse du trot d'un cheval. La fourrure courte et serrée de l'ours polaire est d'un blanc argenté, taché de jaune ; la sole de ses larges pieds est presque entièrement couverte de longs poils, ses griffes sont noires, courtes et très courbes ; ses yeux sont couverts d'une membrane qui a pour mission de les protéger contre la réflexion des rayons lumineux par la blancheur éclatante des neiges.

On dit que pressé par la faim, l'ours blanc attaque l'homme. Nous devons toutefois constater que la plu-

part des observateurs sérieux s'accordent à nous le montrer fuyant l'homme qui le poursuit, ce qui ne veut pas dire que, poussé dans ses derniers retranchements, il ne lui fasse tête. Ce qui est certain, c'est qu'il n'hésite pas à attaquer le morse, malgré ses terribles défenses, et qu'il en vient à bout ; mais son gibier de prédilection, c'est le phoque inoffensif et désarmé. Phoque ou morse, d'ailleurs, c'est dans l'attaque de ce gibier que l'ours polaire déploie une adresse et une ruse qu'un renard pourrait lui envier.

Sur la terre, ou plutôt sur la glace ferme, l'ours se glisse avec des précautions inouïes derrière les roches ou les blocs de glace, profitant des anfractuosités et des saillies pour se rapprocher de la proie qu'il convoite ; mais cette proie se trouve-t-elle, comme cela arrive souvent, couchée sur un glaçon flottant au large ; notre chasseur se laisse glisser silencieusement à l'eau, à près d'un kilomètre de distance et en feignant de fixer son attention d'un autre côté, puis il nage avec la rapidité qui lui est propre et toujours sans bruit vers le glaçon où sa victime prend ses ébats en toute sécurité, laissant à peine ses naseaux dépasser le niveau de l'eau ; il aborde enfin le glaçon, s'y accroche, atteint la surface émergée, fait un bond, et d'un coup de sa terrible griffe, éventre le malheureux amphibie avant même qu'il ait eu connaissance du danger. Avec un phoque, l'affaire est faite en un clin d'œil ; mais s'il n'est pas rare qu'un morse se rebiffe et qu'une lutte s'engage entre les deux ennemis, il l'est bien plus que l'ours succombe dans cette lutte.

Les phoques, si mal que les ours blancs agissent à leur égard, ont des ennemis plus terribles et plus cruels encore dans les hommes. Il faut être juste et reconnaître que les Groënlendais, par exemple, qui n'ont guère d'autres champs que la mer glacée et d'autres troupeaux que les troupeaux des phoques qui y "paissent," ont autre chose à faire avec ceux-ci que d'entreprendre leur éducation. C'est aux dépens du



D'un coup de sa terrible griffe, il éventre le malheureux amphibie

phoque qu'ils se nourrissent, se vêtent, s'éclairent se chauffent et cuisent leurs aliments ; qu'ils couvrent leurs maisons et leurs bateaux, qu'ils vitrent leurs fenêtres, cousent leurs vêtements, conservent le poisson desséché, que sais-je encore ? L'Esquimau, somme toute, vit du phoque, et je ne vois pas de quoi il vivrait sans lui. Aussi, le capture-t-il par tous les moyens imaginables : à l'aide de filets, de harpons, à coups de fusil et surtout à coups de trique ou de gaffe. Mais il n'y a pas de chasseurs de phoque que ceux qui en ont un aussi pressant besoin. Les Européens et les Américains arment chaque année de nombreux navires à destination de cette chasse comme de celle de la baleine, car la peau et l'huile de phoque alimentent des industries prospères et exigeantes à proportion.

Les phoques sont des mammifères carnassiers amphibies, essentiellement marins et habitant principalement l'Océan Arctique, où ils se nourrissent de poissons. On en distingue plusieurs espèces, mais c'est surtout du phoque commun, ou *veau marin*, que nous nous occupons ici. Leurs membres sont, en apparence du moins, fort imparfaits, mais leurs sens sont assez développés, surtout la vue et l'odorat ; leur cerveau est en outre très volumineux, ils sont en conséquence fort intelligents et susceptibles d'éducation à un certain degré. Ils s'approprient aisément et se font remarquer en général par leur douceur, leur attachement à leur maître.

Frédéric Cuvier parle de phoques tenus en captivité qui s'étaient aisément familiarisés avec les personnes chargées de les soigner et même avec les jeunes chiens qui les rendaient victime de leur humeur folâtre. L'un de ces amphibiens s'était attaché d'une manière particulière à la personne qui prenait ordinairement soin de lui.



Le repas des phoques

"Après un certain temps, dit F. Cuvier, il apprit à la reconnaître d'aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir ; il tenait les yeux fixés sur elle jusqu'à ce qu'il ne la vit plus, et accourait dès qu'elle s'approchait du parc où il était enfermé. La faim, au reste, entraînait aussi pour quelque chose dans l'affection qu'il témoignait à ses gardiens : ce besoin continu et l'attention qu'il donnait à tous les mouvements qui l'intéressaient sous ce rapport lui avaient fait remarquer, à soixante pas, le lieu qui contenait sa nourriture, quoique ce lieu fût tout à fait étranger à son parc et que, pour y chercher le poisson, on n'y entraînait que deux fois par jour. Si le phoque était libre lorsqu'on approchait de ce lieu, il accourait et sollicitait vivement sa nourriture par des mouvements de tête et surtout par l'expression de son regard."

Un autre exécutait au commandement une quantité de petits tours, tels que de donner la patte, de se coucher sur le côté droit ou sur le gauche, de se tenir debout sur ce que nous appelons ses pieds, de faire la culbute, voire de prendre un bâton et de se tenir en faction l'arme au bras avec l'aplomb imperturbable d'un vieux troupière.

Au reste, les observations de ce genre se sont multipliées à l'infini, et les "phoques savants" font partie des attractions les plus goûtées de tout champ de foire qui se respecte. Les établissements officiels ont été distancés d'assez loin sous ce rapport par d'humides baraques de bateleurs forains.

JUSTIN D'HENNESSIS.

## NOTES HISTORIQUES

LES ACADIENS A BEAUMONT.—Dans l'automne de 1756, les paroissiens de Beaumont virent arriver au milieu d'eux plusieurs réfugiés acadiens. Ils accueillirent ces malheureux comme des frères. Mais, épuisés eux-mêmes par des levées incessantes, ruinés par plusieurs années de mauvaises récoltes, ils durent appeler l'aide du gouvernement. Un habitant de Beaumont, Joseph Roberge, s'engagea alors envers Joseph Cadet, pourvoyeur des autorités, à fournir et livrer à chacun des Acadiens réfugiés dans la paroisse et à Saint-Michel un demi-livre de bœuf ou un quarteron de lard de quatre onces de poids par jour pendant six mois. (Greffé de Jean-Claude Panet, 14 novembre 1756) —J.-E. R.

UNE "ÉPLUCHETTE".—Les habitants de nos campagnes, quand les récoltes sont finies, que les grains

(\*) Les compagnons du Dr Nordenskiöld, lors de l'expédition du *Præven*, tuèrent un ours blanc dont l'estomac ne contenait que des aliments végétaux ; mais il paraît que c'était un pauvre vieil infirme d'ours contraint à ce régime faute de pouvoir chasser. C'est donc une exception.

et les fourrages sont sous remise, se livrent à un repos bien mérité après tant de labeurs, qui consiste en danses, en visites chez leurs connaissances et à se réunir à la veillée pour y faire l'épluchette. C'est en épluchant le blé-d'Inde que le plaisir est grand, surtout si un garçon ou une fille trouve un blé-d'Inde rouge... L'auteur de l'heureuse trouvaille à le privilège d'embrasser celle qu'il aime le mieux, dans la réunion. Le blé-d'Inde dont les graines sont rouges—ce qui est assez rare—engendre un flirtage bien inoffensif, comme vous voyez, puisque le baiser se donne tout bonnement devant les parents et amis, et plus d'un garçon timide a, par l'agence de ce baiser muet, scellé une alliance légitime qui a fait le bonheur de sa vie.—G. OUMET.

L'UNIFORME DES MILICIENS EN 1812.—Beaucoup de personnes m'ont demandé des renseignements sur le costume que portait la milice durant la guerre de 1812. Les rapports des officiers commandants ne parlent pas du genre d'habillement. Une lettre de l'agent du Haut-Canada à Londres, en date du 31 janvier 1821, contient le renseignement demandé que j'insère ici au profit des investigateurs, si légère que soit la satisfaction qu'il est de nature à donner.

La lettre porte ceci : "Un officier supérieur de la ligne, qui a servi quelque temps avec la milice incorporée, dit que les miliciens n'avaient pas d'uniforme régulier. Les uns avaient des habits rouges à revers bleus ou rouges, les autres des habits verts, mais la plupart n'en avaient pas du tout.—DOUGLAS BRYMNER.

LES PRONOTAIRES APOSTOLIQUES CANADIENS.—Les protonotaires apostoliques sont presque nés avec l'Église. Pendant les persécutions, c'est à eux qu'était confiée la charge de recueillir les actes des martyrs, pour transmettre à la postérité le souvenir de leurs souffrances et le témoignage de leur foi. Au moyen âge, les protonotaires apostoliques prirent tellement de l'importance, qu'ils voulurent avoir préséance sur les évêques. Ce n'est qu'en 1559 que Pie II mit fin à cette prétention. Les protonotaires jouissaient, autrefois, d'un très grand nombre de privilèges. Le plus important était d'instrumenter dans les causes des saints, et de servir de notaires à la Cour pontificale. Pie IX a réduit considérablement ces privilèges.

Le collège des protonotaires apostoliques se divise en trois classes distinctes : les protonotaires participants, les protonotaires *ad instar participantium* et les protonotaires titulaires ou noirs. Les protonotaires participants *ad instar participantium* portent l'habit prélatice, c'est-à-dire le même que les évêques ; quant aux protonotaires apostoliques titulaires ou noirs leurs vêtements sont noirs.

Les Canadiens dont les noms suivent ont été élevés à la dignité de protonotaire apostolique : Mgr Michel-François Ransonet ; Mgr Urbain Boiret ; Mgr Narcisse Doucet (Chicoutimi) ; Mgr J.-N. Ritchot (Saint-Boniface) ; Mgr Charles Guay (Saint-Joseph de Lévis) ; Mgr Benjamin Paquet (Québec) ; Mgr T.-E. Hamel (Québec) ; Mgr J.-C.-K. Lafamme (Québec) ; Mgr C.-E. Légaré (Québec) ; Mgr C.-A. Marois (Québec) ; Mgr G.-E. Brochu (Southbridge, E.-U.) ; Mgr C.-O. Caron (Trois-Rivières) ; Mgr J.-O. Routhier (Ottawa) ; Mgr L.-M. Dugas (Cohoos, E.-U.) ; Mgr J.-C. Marquis (Saint-Célestin) ; Mgr Antoine Labelle (Saint-Jérôme) ; Mgr E.-C.-H. Langevin (Rimouski) ; Mgr T. Tanguay (Sherbrooke) ; Mgr Z. Racicot (Montreal) ; Mgr L.-Z. Champoux (Saint-Polycarpe) ; Mgr Bernard O'Reilly (New-York, E.-U.) ; Mgr C.-E. Poiré (Sainte-Anne de La Pocatière).—P.-G. R.

(Des "Recherches Historiques")

En vain les sociétés se révoltent contre l'ordre divin elles y rentrent par l'audace même de leurs transgressions. Dieu emploie aux œuvres de sa justice les prodiges effrayants de l'insolence et de l'iniquité humaines, et les révolutions passent comme la charrue sur le champ plein d'ivraie qu'il veut ensemençer de nouveau.—LOUIS VEULLOT.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

### L'industrie du corail à Naples

Bien que les bijoux de corail ne soient plus guère de mode, alors qu'ils étaient si appréciés jadis, le travail de cette substance n'a pas cessé à Naples : mais on l'emploie surtout à faire des mosaïques. Celles-ci sont obtenues par un mélange d'écaïlle, de nacre, de lames métalliques et de corail, et l'on en décore des boîtes, des cadres, des mandolines, des guitares, etc.

### La main indicatrice de la santé

Le *Journal d'Hygiène* consacre une intéressante petite note à la poignée de main et aux indications que peut en tirer un praticien sagace. La poignée de main assurée et franche d'un homme sincère et bien portant est plutôt rude : quand elle se donne contrairement aux exigences du tact ou de la politesse, elle indique une faiblesse momentanée de la force physique. La main qui se tend flasque et sans pression dénote une faiblesse de corps et d'esprit. La poignée de main rapide et nerveuse est l'indice d'un tempérament vif et facilement surexcitable ; la main passive et sans nervosité appartient toujours à une personne malade.

La fièvre n'a pas de plus efficace indicateur que la main et la consultation qu'on peut en retirer par une étude approfondie permet de diagnostiquer presque absolument l'état de maladie ; mieux que le cerveau, la main est le critérium de notre organisme : il faut savoir l'interroger.

### Le suc de champignon contre le venin de vipère

Un savant français de grand mérite, M. Phisalix, poursuit, depuis assez longtemps, des recherches sur le venin des serpents, notamment des vipères, et sur les contrepoisons, les antitoxines, les vaccins qu'on peut opposer à ce venin.

Il est déjà arrivé à des résultats bien curieux, sinon encore absolument pratiques : c'est ainsi qu'il a constaté que des injections de suc extrait des tubercules de dahlia vaccinent contre la morsure des vipères, et maintenant il observe les mêmes propriétés dans le suc des champignons. Inoculez sous la peau d'un cochon d'Inde (le patient ordinaire) le suc extrait d'un champignon de couche, soit par simple pression, soit par macération dans l'eau, etc., vous rendez l'animal réfractaire au venin du serpent.

Seulement, ce qui ne permet guère d'employer pratiquement ce procédé, c'est que ce suc de champignon, si précieux à un certain point de vue, n'est pas sans de graves inconvénients, provoquant souvent par lui-même un empoisonnement spécial, des complications infectieuses locales, etc.

### A quelle distance entend-on le tonnerre

En se basant sur la vitesse de transmission du son on cherche assez souvent à se rendre compte de la distance à laquelle peut s'être produit un coup de tonnerre dont l'éclair a précédé très sensiblement le roulement : pour cela on s'accorde généralement à évaluer la distance d'un orage d'après l'intervalle de temps qui s'écoule entre la vision de l'éclair et l'audition du bruit, en estimant qu'une durée de 3 secondes correspond à un éloignement d'un kilomètre. Cette façon de calculer semble suffisamment exacte, et, en se basant sur elle, certains observateurs ont recherché à quelle distance maxima il est possible d'entendre un orage. D'une manière générale, le grondement du tonnerre ne porte pas à plus de 25 kilomètres ; cependant une publication technique allemande fort sérieuse rapporte une observation faite récemment à Norden, au bord de la mer, et où 120 secondes se seraient écoulées entre l'éclair et le tonnerre, ce qui correspondrait effectivement à une distance énorme de 40 kilomètres. En tout cas, il est bien facile à n'importe qui de se livrer à des expériences en la matière.

## Les insectes et la contagion

L'opinion s'affirme de jour en jour que les piqûres d'insectes sont un facteur des plus puissants dans la transmission des maladies. Voilà bien longtemps que l'on disait que le charbon est transmis, le plus souvent, par des piqûres de mouches, et nous avons cité l'autre jour la propagation de la fièvre malarienne par les moustiques. Le Dr Meyer vient de prouver, par des expériences faites à Formose, que c'est aussi le moustique qui inocule la filaire, maladie fort grave et très fréquente dans les pays chauds. D'après Finlay, comme le rappelait dernièrement le Dr A. Cartaz, la fièvre jaune serait transmise également par des piqûres de moustiques. Le célèbre docteur allemand Koch, qui vient de publier une longue étude sur la peste du bétail dans l'Afrique du Sud, estime que là, encore, la contagion est causée par les piqûres de moustiques. On peut citer des personnes qui ont poussé l'amour de la science jusqu'à se soumettre à des expériences pour éclaircir cette question : elles se sont fait piquer par des moustiques recueillis dans une région où régnait la fièvre paludéenne, et elles ont bientôt été frappées d'accès de fièvre intermittente. Nous devons ajouter que la mouche vulgaire est presque aussi dangereuse, bien qu'elle ne pique guère : mais avec ses pattes, sa trompe, elle transporte partout les germes les plus divers.

Ainsi donc, guerre aux mouches et aux moustiques.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Potage printanier.*—Prenez carottes, navets, panais, poireaux, pointes d'asperges, petits pois, petits oignons que vous coupez en petits filets, de la laitue, cerfeuil, un peu hachés ; faites cuire à moitié avec du beurre ou de la graisse, mouillez ensuite de bouillon gras ou d'eau, achevez de cuire ; ajoutez une purée quelconque ; salez, poivrez et trempez avec un peu de pain ou servez sans pain.

*Côtelettes milanaises.*—Trempez dans du beurre tiède des côtelettes parées et panez-les avec de la mie de pain et du fromage parmesan râpé. Battez 2 oeufs entiers et y retrempez les côtelettes pour les paner de nouveau avec pain et fromage ; passez-les au beurre et les y faites cuire de belle couleur ; servez sur une sauce tomate.

## PRIMES DU MOIS DE JUIN

### LISTE DES RÉCLAMANTS

*Montréal.*—E. Lemay, 572, rue St-André ; Mlle Mathilda Charette, 20, rue Hunter ; Mme L.-M. Clavet, 378, rue St-André ; Roch Thibodeau, 127, rue Duvernay ; J.-V. Bonneville, 605, rue St-Antoine ; J.-B. Normand, 200, rue Sanguinet ; Henri Comte, 501, rue St-Urbain ; Joseph Bourbonnière, 200, rue Maisonneuve ; G.-Jos. Renault, 345, rue St-Hubert.

*Québec.*—S. Richard, 400, rue St-Jean ; Mlle Charland, 260, rue St-Olivier ; Mme Alma Lacroix, 24½, rue d'Iberville ; Paul Fecteau, 32, rue Morin, St-Sauveur ; L. Paquet, 359, rue St-Valier, St-Roch ; Victor Marier, 139, rue d'Aiguillon ; D.-P. Gauvin, 132, rue St-Patrice.

*Saint-François de Montmagny.*—Mlle Marie-Emilie Boivin.

*Saint-Eustache, Manitoba.*—Robert Leclerc.

*Sainte-Anne des Chênes, Manitoba.*—Dr F.-X. Demers.

*Hull.*—J.-Alfred Bernier.

*L'Épiphanie.*—L.-P. Fortin.

*Granby.*—T. Lecompte.

*Laprairie.*—A. Thomas.

*Sherbrooke.*—Donat Godbout.

*Ottawa.*—J.-F.-X. Lapierre, 273, rue St-Patrice.

*Windsor Mills.*—Arthur Dufresne.

*Fall-River, Mass.*—Dr F. de Borgia Bergeron, 181, rue Division.



1. Costume à laver (culotte avec corsage, blouse et col) pour garçons de 6 à 8 ans

2. Costume (culotte, plastron, gilet avec col, veste ouverte) pour garçons de 8 à 10 ans

4. Robe à laver avec longs revers pour jeunes filles de 15 à 17 ans

5. Robe décolletée pour petites filles de 2 à 3 ans

3. Robe en étoffe plissée pour petites filles de 7 à 9 ans

### EXPLICATION DE LA MODE

1. *Costume pouvant se laver (culotte avec corsage, blouse et col) pour garçons de 6 à 8 ans.*—La culotte non doublée du costume en toile bleu foncé est rattachée au corsage en doublure prise double, par couture devant, par des boutons dans le dos. Plastron mobile avec doublure, en toile bleu foncé ; et pour les jours de fêtes en treillis blanc, fixé et fermé par des boutons. Blouse avec dos plat muni d'une coulisse et garnie devant de trois plis en 2 pouces chacun, dont celui du milieu est appliqué séparément et cache la fermeture par une sous-patte à boutonniers. Col marin en toile double, et col en garniture, mobile, boutonné dessus. Ce col, ainsi que les manchettes de la manche-blouse, est de toile blanche. Cravate marin en foulard bleu. Ceinture de cuir blanc.

2. *Costume (culotte, gilet avec col, plastron, veste ouverte) pour garçons de 8 à 10 ans.*—En lainage moucheté gris-noir ; gilet en piqué fantaisie noir-blanc, plastron et col en treillis blanc garni d'un biais de 1½ pouce. La culotte fermant par une sous-patte à boutonniers placée à gauche, n'aura que le bord supérieur doublé en toile et d'étoffe doublure, piqué en forme de poignet et muni de boutonniers pour les bretelles. Les devants du gilet se croisent sur une double rangée de boutons de nacre. Ils sont doublés ainsi que les pattes des poches. Le dos est en shirting double avec ceinture à boucle. La veste est entièrement doublée d'extrafort ; pour les devants et le col rabattu on y ajoutera de la toile. Piqués à l'engrèlure des bords et sur 3 pouces de haut aux manches.

3. *Robe plissée pour petites filles de 7 à 9 ans.*— Cette robe plissée au fer peut se faire en crépon de laine, soie des Indes ou tissu se lavant. Garniture de dentelle valenciennes en 1 pouce et d'entredeux en ¾ pouce. Monter les parties-blouse au corsage-doublure, sous un empiècement d'étoffe, appliqué plat. La garniture en col dans le dos et devant, est en étoffe, plissée au fer d'abord puis froncée aux épaules et au col en bouillonnés tout petits séparés par des entredeux et bordés de dentelle. Les volants d'épaules découpés en dents ont 26½ pouces. Fermeture dans le dos. Manche cloche sur doublure étroite, froncée au coude. Jupe-doublure de 16¾ pouces de long, 80 pouces d'ampleur, en satinette surmontée d'un volant dentelé ; la jupe de dessus a 120 pouces, elle est bordée de dentelle et garnie d'un entredeux à 3¼ pouces du bord. Assembler la jupe au corsage sous une ceinture drapée avec chou derrière. Capeline garnie de nœuds et de brides de mousseline en 4 pouces devant, deux pans en forme de feuille montée sur fil d'archal. Bord doublé de mousseline.

4. *Robe se lavant, avec longs revers, pour jeunes filles de 15 à 17 ans.*—En piqué blanc ; plastron, col droit, revers et remplis de manche, en batiste cousue en groupes de 3 plis dirigés dans le haut, séparés par des rivières tramées dans l'étoffe de 5 lignes chacune ; garniture de jacons rayé bleu et blanc. Le plastron fermant à gauche est rattaché à droite au corsage-doublure fermant devant. Col droit fermant derrière. Revers coupés à même les devants, bordés sur 1½ pouce de jacons. Les devants sont arrangés en un pli et fixés à la doublure en blousant légèrement.

Dos blouse bleu-marin assorti au revers. Jupe à ser pentine, ceinture étroite. Chapeau rond avec bord de 3 pouces, garni de bandes de soie de couleur de 9½ pouces, munies d'un côté de leur lisière tissée. Une bande de 26½ pouces de long, se pose en gracieuse draperie autour de la calotte haute de 4 pouces ; devant deux pièces de 23½ pouces de long forment des coques couchées, et deux bouts de 13¾ pouces montant en pans droits ; large lien.

5. *Robe garnie de plis fins et de broderie pour petites filles de 2 à 3 ans.*—La petite robe en batiste blanche sans doublure est richement garnie de groupes de plis piqués en 3 lignes, de broderie de batiste en 3 et 4 pouces, et de ruban moiré rose en 9 lignes passé en coulisse par des entredeux à brides ; 60 pouces de ruban. Pour le corsage, piquer d'abord l'étoffe par intervalles de 1 pouce 4 lignes devant 12 plis double dans le dos, 6 de chaque côté ; puis couper et adapter l'entredeux au bord du corsage. Manche bouffante avec volant de 20 pouces. Au cou, volant froncé de 44½ pouces. En taillant la jupe de 13 pouces de long, (sans le volant) et 64 pouces d'envergure, on ajoutera un surplus d'étoffe de 5 pouces pour les plis fins. La jupe est froncée : plate devant, serrée derrière et assemblée au corsage par l'entredeux. Chapeau en mousseline et bandes de broderie de 5 pouces.

### JEUX ET AMUSEMENTS

#### COQUILLES AMUSANTES

Cette femme a perçu des bruits dans la maison hantée.

#### CHARADE

Je suis, en littérature,  
Fictif ;  
Je suis, en architecture,  
Massif.

#### ÉNIGME

Entre tous les serpents, il en est un que la terre n'a point engendré, que nul n'égalé en rapidité, nul en fureur. Il s'élançait sur sa proie avec une voix formidable ; exterminait, dans un accès de rage, le cavalier et sa monture. Il aime les plus hautes cimes ; ni serrure, ni verrou ne peut préserver de son attaque ; une armure... l'attire. Il brise en deux, comme de minces épis, l'arbre le plus fort ; il peut broyer l'airain, quelque épais et dur qu'il soit. Et ce monstre jamais n'a menacé deux fois... il expire dans son propre feu ; dès qu'il tue, il est mort !

#### SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 794

Consonnes et voyelles.—Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

Rébus graphique.—Souvent un souvenir fait pleurer, soupirer ou sourire.

Logogriphe.—Source. Sou. Ourse. Eros.

### GRAVURE-DEVINETTE



Entendez-vous cette flûte ? Qui donc en joue ?

**AUX DEMOISELLES DE MAGASIN**

Debut toute la journée, n'ayant même pas la permission de s'asseoir pendant ses moments de loisir, la jeune fille qui travaille dans un magasin est exposée continuellement aux atteintes de la maladie le "Beau Mal," particulière à son sexe. Si elle ne se soigne pas au plus vite, elle ne sera bientôt plus que l'ombre d'elle-même et le peu de force et de vigueur qui lui reste l'abandonnera rapidement. Mères de famille qui avez des jeunes filles employées dans des magasins, veillez sur leur santé avec un soin jaloux, ne les laissez pas dépérir, vieillir avant l'âge. Le remède que leur indique la science, le spécifique qui leur rendra leurs forces perdues et les fortifiera pour le travail qu'elles ont à accomplir, est le célèbre "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière, employé simultanément avec les "Female Plasters" du même docteur. Les remèdes sont vendus chez tous les pharmaciens aux prix respectifs de \$1.00 et de 25 cents, ou les demander au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.-I. Avant de vous en servir, voyez si ce sont bien ceux du Dr J. Larivière.

**ATTENTION**

La coqueluche est heureusement combattue par le *Baume Rhumal*.

—Plus de 33 pour cent des missionnaires étrangers sont des femmes.

—Sommaire du numéro de juillet de *La Grande Revue*: Les vices de l'enseignement public, par E. Duclaux.—Le mouvement sioniste et l'antisémitisme, par A. Berl.—Lagibasse, par Jean Richépin.—Une descente en Angleterre, par O. Bascou.—La police politique sous la Restauration, par Ernest Daudet.—L'anémie républicaine, par C. Mauclair.—Claude Serpolet, par Fréd. Cousot.—Les Salons, par L. Bénédite.—Chronique, par M. Théaux.

La Revue contient 248 pages au moins. Abonnement: Etranger, un an: 36 fr.; six mois: 19 fr.; trois mois: 10 fr. Bureau: 11, rue de Grenelle, Paris.

**C'EST BIEN MERITE**

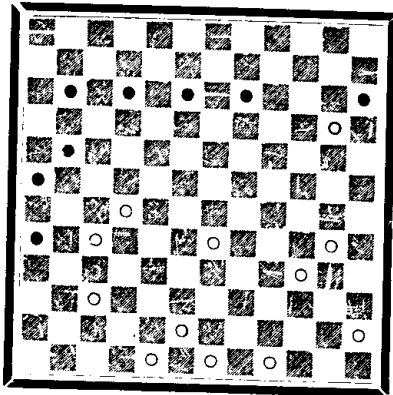
La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

**LE JEU DE DAMES**

**PROBLEME No 232**

Composé par M. L.-J. Paradis, Montréal

Noirs—8 pièces



Blancs—12 pièces

Les blancs jouent et gagnent  
Solution du problème No 231

Blancs	Noirs
54	48
40	35
41	26
28	23
15	10
14	9
39	34
26	21
21	69 gagnent
42	53
29	40
30	41
11	29
3	16
2	15
40	49
31	57

**La Longévité**

En cette fin de siècle sur lequel souffle le vent de la névrose, on ne vit plus vieux. On s'extasiait sur la longévité du célèbre chimiste Chevreul mort à cent trois ans.

Au siècle dernier, la chose eût semblé toute naturelle. En voulez-vous des preuves? En 1724, mourait en Hongrie, dans le bannat de Temeswar, un cultivateur, Pierre Czortan, âgé de cent quatre-vingt-cinq ans. Le cadet de ses fils avait, au moment de sa mort, quatre-vingt-dix-sept ans; l'aîné, cent cinquante ans. En Norvège, près de Bergheim, mourut à l'âge de cent soixante ans un cultivateur, Jean Surrington; l'aîné de ses fils avait cent trois ans. En Angleterre, Thomas Parr mourut en novembre 1635, âgé de cent soixante-huit ans, après avoir vu sur le trône dix rois ou reines d'Angleterre; son fils mourut à l'âge de cent vingt-sept ans. Jeanne Foster, du comté de Cumberland, atteignit cent trente-huit ans, laissant sa fille unique âgée de cent trois ans. A Rome, en 1825, mourait le chanteur Gavini à cent trente-huit ans; son fils est mort à cent treize ans. Le 17 février 1711, Henri le Boucher, de Caen, mourait à cent quinze ans; son père avait vécu cent quinze ans; son aïeul, cent treize ans. Au Havre, Anne Pesnel arriva à cent dix ans; son père était mort à cent cinq ans. En 1772, à Dieppe, vivait Anna Cauchée dont le père avait vécu cent vingt-quatre ans et l'oncle cent cinquante-trois ans.

Nous pourrions continuer la liste qui est longue. Si, aujourd'hui notre vie est abrégée, cela est dû à l'appauvrissement de notre sang que le Chimiste Bonard, après de longues années d'expérimentation, est arrivé à reconstituer au moyen de ses fameuses Pilules de Longue Vie, qui rendent à la femme jeunesse et beauté et aux vieillards l'espérance fondée d'une prolongation de la vie. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 30c la boîte. Envoyées franco de port sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383 Bureau de Poste, Montréal.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout. L'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque semaine. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> décembre et du 1<sup>er</sup> juin. Paris et départements un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

**LAPRÈS & LAVERGNE** PHOTOGRAPHES  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1263  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit.

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres.

**J. Brunet, Côte des Neiges**

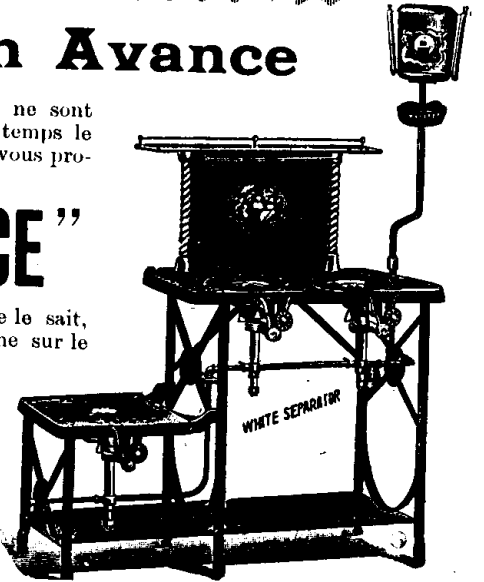
Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**La Saison Avance**

Mais les grandes chaleurs ne sont pas encore passées. C'est le temps le plus propice maintenant pour vous procurer une poêle à Gazoline

**"INSURANCE"**

à bon marché. Tout le monde le sait, c'est le meilleur poêle à gazoline sur le marché. Nous avons des centaines de certificats de ceux qui se servent de nos poêles.



**AMESSE & CIE**

Seuls Agents pour le Canada

1818, Ste-Catherine

MONTREAL

Téléphone Bell Est 1535.



**La Santé à Bon Marché**

Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaisante **Eau Minérale RADNOR**, gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et sa santé.



**Encouragement**

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux:—

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do

Prix spéciaux au delà de 65 ans.

Bureau: No 1756 RUE STE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1235  
Marchands 563

OUVERT NUIT ET JOUR.

## CHOSSES ET AUTRES

—La Banque de Montréal a émis ses premiers billets le 1er octobre 1817.

—La Cour Suprême du Canada a été établie en 1875.

—En Norvège les personnes non vaccinées n'ont pas le droit de voter.

—Siffler en Irlande est regardé comme un acte d'impunité.

—En Russie il y a plus de 20,000 villages où il n'existe pas d'école.

—Plus la tête de l'homme est légère, plus il la porte élevée.

—Le monde en général ne loue que les morts, le mépris est réservé aux vivants.

—Concernant la vie des poissons, on dit que la carpe, si elle n'était pas dérangée, vivrait 500 ans.

—Dans l'Amérique du Sud les saute-relles atteignent une longueur de cinq pouces.

—Les diverses nations du globe ont leur jour spécial de dévotion. Les chrétiens ont le dimanche ; les Grecs, le lundi ; les Perses, le mardi ; les Assyriens, le mercredi ; les Egyptiens, le jeudi ; les Turcs, le vendredi, et les Juifs, le samedi.

—Un homme de Londres qui prend toujours un cigare lorsqu'il est invité à un dîner, quoiqu'il ne fume pas, est aujourd'hui maître d'une belle collection qu'il s'est amassée depuis un quart de siècle. Chaque cigare est enveloppé, et porte la date à laquelle il fut reçu.

—Dans une famille du village de Kerwin (Kansas), l'un des fils est médecin, l'autre est entrepreneur de pompes funèbres, un troisième est marbrier pour monuments funèbres et la femme de ce dernier tient une pharmacie.

—Les plus gros pains de l'univers sont cuits en France et en Italie. Ceux d'Italie ont parfois deux ou trois pieds de long, tandis qu'en France on fait des pains qui n'ont pas moins de quatre ou cinq pieds, et bien souvent on en fait de six pieds.

—En comptant le territoire cédé aux Etats-Unis et les îles transférées à l'Allemagne, l'Espagne a perdu 165,837 milles carrés, soit près de la moitié de son ancien empire colonial.

—Le dixième numéro des Lectures pour Tous vient à peine de paraître que tout le monde désire déjà l'apparition du numéro suivant, tant l'on se passionne aux attachants articles que renferme cette publication, la plus populaire des Revues illustrées.

Voici le sommaire du numéro de juillet ; il dépasse encore en intérêt et en variété ceux qui l'ont précédé : La bataille de Waterloo, d'après M. Henri Houssaye, son dernier historien ; une curieuse étude de la vie européenne au pays des Pharaons : L'Egypte à notre porte ; la suite des Incroyables aventures de Louis de Rougemont ; Ivanka le petit tueur de loups ; Les Sept Merveilles du monde ; L'air en bouteilles, la façon dont on obtient l'air liquide, les services qu'il peut rendre ; Comment les bêtes sont devenues méchantes ; La fureur de l'or à l'Alaska (fin) ; Le Roman d'un roi (suite et fin), etc...

## NOUVELLES A LA MAIN

—Où est votre maman, Robert ?  
—Elle joue au tennis.  
—Et votre tante ?  
—Elle est sortie sur sa bicyclette.  
—Votre sœur est là, peut-être ?  
—Non, elle prend sa leçon de gymnastique.  
—Alors, je verrai votre père.  
—Il ne peut vous recevoir. Il donne un bain au bébé.

Un ivrogne qui s'embarquait pour l'Amérique écrivit du Havre à sa femme qu'il venait de prendre passage sur un navire de cinq cents tonneaux.  
Cinq cents tonneaux, dit l'épouse avec une conviction profonde, si le trajet est long, ça ne suffira pas.

Après cinq ou six ans de mariage, les soirées commencent à paraître un peu longues aux époux V...  
L'autre soir, dans leur salon, lui s'absorbait dans la lecture de son journal tandis qu'elle feignait de prendre un vif intérêt à sa tapisserie.  
—Ah ! soupira-t-elle. Je vois bien que tu ne m'aimes plus !  
—Mais si, mais si !  
—Oh ! non.  
—Mais si... Voyons, si je ne t'aimais plus est-ce que je resterais ici tous les soirs avec toi, à m'embêter ?

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**J.A. DUMAS**

Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.

## LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	58f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale* de France et de l'Etranger.

Juillet!! Juillet!!

Chez

J. N. BROSSARD &amp; CIE

1453 rue Ste-Catherine

Coin Montcalm.

Juillet est un mois généralement tranquille pour les affaires, vu les grandes chaleurs ; mais pour nous, nous voulons à tout prix attirer la foule par le Bon Marché que nous donnons toujours.

Nous rappelons par cette annonce, les "Jobs" immenses qui surpassent le marché. Vendez Bon Marché et Argent Comptant, voilà notre devise. En voici la preuve :

**Jupes en Duck Blanc**, avec garniture de fantaisie, valant \$1.75.  
Durant juillet..... \$1.19

**Jupes en Toile** garnies en braid, couleurs et blanc, valant \$1.25.  
Durant juillet..... 69c

**Jupes en Toile** avec biais en Duck, valeur reconnue \$1.40.  
Durant juillet..... 75c

**Matinées en Piqué Rayé**, la balance d'une Manufacture, dans les couleurs les plus "chic", valant \$1.35.  
Prix populaire..... 75c

**Matinées Blanches**, avec insertion Broderie suisse, valeur réelle \$2.10.  
Durant juillet..... 99c

**Peau Soie Noire**, quelque chose qui fera plaisir à tous, valeur connue \$1.25.  
Chez J. N. Brossard & Cie, durant juillet..... 89c

**Drap Vénitien**, Très beau pour robe, dans toutes les couleurs, valeur \$1.00.  
Durant juillet..... 39c

**Indiennes réduites** à plus de 50 p.c.  
**Duck pour robes**, ..... 35 p.c.  
**Piqués pour robes**, ..... 25 p.c.

J. N. BROSSARD &amp; CIE

Montréal.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2918.

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'ÉNERGIE  
FIEVRES - ÉPUISEMENT  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

## LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

## LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU, spécifique infaillible contre le rifte, l'eczéma le mal de barbe, les plaies aux jambes les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. S'il se présente un cas où la POMMADE ANTISEPTIQUE ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la CIE PHARM. DU DR RAMEAU, 370 rue Craig, Montréal.

## 35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

## ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,483

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal - Met les mains comme du satin - Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

**BAUME ROYAL ITALIEN**

La Beauté de la Femme



Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'émminent chimiste Italien, est le triomphe chimique des temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmée de ses parfaits et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner.  
Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure gratis.  
Dépôt Canadien : 207 St-Jacques, - Montréal

**MONFORT HOTEL.**

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

**F. DUBOIS,** Gérant.  
**J. H. CHALES,** Propriétaire.

**Les Dames**

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

**RONAYNE BROS.**

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.

**Le Petit Windsor**



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

**JOS. POITRAS,** Prop.  
**A. CLOUTIER,** Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**Samedi, 31 Juillet**

Nous ouvrirons une

**Vente Préliminaire**

et pour cause : les changements que nous faisons subir à nos magasins sont en vue d'en faire les mieux agencés de notre localité.  
L'inauguration se fera par

**Une Grande Vente d'Ouverture d'Automne**

mais avant cette ouverture il nous faut faire tant de travaux, que nous sommes forcés de faire ce que nous appellerons

**Une Vente Préliminaire**

Les améliorations considérables que nous voulons faire, nécessitent le déplacement de plusieurs départements qui sont encombrés de marchandises que nous sommes déterminés de vendre à GRANDS SACRIFICES plutôt que de les déménager d'un étage à l'autre.

Il y a dans ces départements que nous changeons de destination, des marchandises toutes nouvelles, de toutes les saisons. Elles seront néanmoins sacrifiées et vendues à aussi bon marché que le sont à beaucoup d'endroits des marchandises avariées et passées de mode.

Rappelez-vous que notre établissement n'en est pas un de second ordre, mais un des plus considérables de la ville, l'assortiment est complet, varié et de choix.

Profitez de cette vente unique que nous sommes forcés de faire pour faciliter les travaux. Voyez s'il y a des marchandises et des prix semblables aux nôtres.

**LETENDRE & ARSENAULT,**

1593 rue Sainte-Catherine, Montréal.

**Plumes et Duvet**

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

**Montreal Feather Co.**

476, Rue St-Laurent,

Tel. Bell Est 290.

Entre les rues Ontario et Sherbrooke.



**65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français. 65c**

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix :

**Corsets Courts.** 4 agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc: P.D. 85c

**Corsets** { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des aciers est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques

de Corsets: — "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé 35c en montant.

Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

**SPECIALITE.**—Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Laces sur les côtés \$1.25 en montant. Gants réparés à peu de frais.

**J. B. A. LANGTOT,** 152 RUE ST-LAURENT, Fabricants de Gants

Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre

427 Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus. **ET**

**VENTE DE MEUBLES DE JUILLET**

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettrons pas en stock ont été marquées à des prix très bas.—Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

**RENAUD, KING & PATTERSON,**

652 rue Craig.—Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

**Ce n'est une Révélation**

pour personne d'annoncer que **Notre Département** pour Hommes est toujours bien assorti, que les marchandises sont de goût, de choix. Nos ventes considérables sont une preuve que **Ce Département** est connu, apprécié. Ce ne sera pas non plus **UNE RÉVÉLATION**, si nous disons que **Ce Département** comme tous les autres a subi la contagion de la **Réduction**. Tout dans le stock a été réduit, particulièrement les articles suivants :

- Vestes** en toile de couleur, ces vestes donnent un air de confort quand il fait chaud. 75c
- Cols** unis aux couleurs voyantes, boucles, faux-cols, réduits de moitié—dans tous les prix.
- Corps,** un job de Corps, nous n'avons pas les caleçons, c'est pourquoi vous pouvez acheter ces Corps à 50c bien qu'ils valent de \$1.00 à \$1.50.
- Chemises** en toile Oxford, encolure parfaite, elles valent 75c, réduites à 39c
- Un lot Chemises d'une valeur extra de \$1.00 pour 50c
- Mouchoirs** Hemstitched, pure toile, ils valent \$4.00 la douzaine, réduits à \$1.50
- Chaussettes** mérinos couleur, valant de 50c à 90c réduites à 25c
- Tweeds.** Notre réputation n'est plus à faire pour le grand choix des beaux tweeds chez nous. De même que la réputation de notre tailleur qui donne toujours satisfaction aux clients. C'est le temps d'acheter un habillement à bon marché chez

**ARCHAMBAULT FRERES**

Angle Ste-Catherine et Amherst.



**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**Crème à la Glace**

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE,**

Seuls agents au Canada.

**Corsets...**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

**R. G. - P. D. - D. A.**  
FERRISS, Etc., Etc.

**C. J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une obole, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

**U. PERREAU**

— RELIEUR —

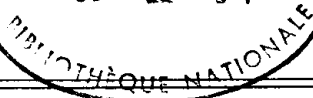
No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reilage, Etc.  
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux **Champannautés**

42548

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

GOURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.

DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot	... valeur	\$10,000	4e Lot,	valeur	\$1,000
2e	"	4,000	2 Lots	"	500
3e	"	2,000	5	"	200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE aura lieu le 30 AOUT 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

A. ARCHAMBAULT, Gérant  
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal  
No 134, rue Saint-Jacques

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, 0.3c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, 2c. Le Panorama, 2c. Le Monde Moderne, 30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figo Illustré, (mensuel), 75c. franco chacun.



AVANT APRES

**Dentier Garanti \$5**

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récom-pense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le acuble.

**Institut Dentaire Canadien**

395, rue Rachel, coin St-Denis  
TEL. BELL EAST 846



Avant l'emploi. Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarcation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

**HOTEL RIENDEAU**

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



# LA ROCHE-QUI-TUE

## TROISIÈME PARTIE LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

— Représentant du peuple, cria-t-elle, je te demande justice contre le scélérat dont j'ai été l'épouse et la victime. Tu me la refuses. Mais il est une chose que tu n'as pas le droit de me refuser : je veux mourir avec le prisonnier.

— Soit ! gronda Jean Bon Saint-André, tu mourras avec lui. A la plate-forme !

Et, donnant l'exemple, il s'engagea le premier dans l'escalier en vis qui menait à la plate-forme.

En un instant, la salle basse s'était vidée. Mais au moment où Killerton, enfin triomphant, s'appretait à gravir lui aussi l'escalier, il se trouva face à face avec le comte de Plestin et Jean Prigent.

Celui-ci était blême, mais ses yeux étaient injectés de sang. Il fit un signe et Yves Le Braz s'élança hors de la salle du conseil.

Alors Jean, prenant un pistolet qu'il avait dissimulé sous son justaucorps, en dirigea le canon vers la poitrine de Killerton.

— Ne te réjouis pas encore, Arthur de Kergroaz, murmura-t-il d'une voix qui sifflait entre ses dents ; j'ai brisé le crâne à ton complice, Jorge Darros, avant-hier matin ; j'ai tué cette nuit ton complice, Saint-Julien, et j'ai jeté son cadavre dans le Dourdée. Ton serviteur, Ralph Gregh, est entre nos mains. Tu es donc perdu, tu le vois. Eh bien, retiens ceci : au moment où le feu des soldats abattra mon frère, la balle de ce pistolet t'entrera dans le cœur. Tu es prévenu. Il dépend de toi de vivre ou de mourir.

Un bruit sourd retentit du côté de la porte du fort. On entendit la voix puissante d'Yves Le Braz qui criait :

— A moi, les gars ! La porte est ouverte, la herse est brisée. Tous ici. Sauvons le chef ou vengeons-le.

Une furieuse clameur roula comme un vent d'orage autour des granitiques murailles du château. L'instant d'après, les hommes de la Kerret-ar-laz avaient forcé l'entrée de la barbacane et des poternes. Deux cents hercules, la hache et le pistolet au poing, se ruaient à l'assaut de la forteresse.

Killerton, impuissant et livide, put voir déferler ce flot. Il vit Yves Le Braz passer comme un éclair, portant sur ses épaules un homme étroitement garrotté, et, dans cet homme, il put du premier coup d'œil reconnaître Ralph Gregh.

— Je suis perdu, pensa l'Anglais, dont une sueur froide baignait les tempes.

Et son regard désespéré fit le tour de cette salle

glacée comme un sépulcre, cherchant une issue par laquelle il pût s'enfuir.

Le pistolet de Jean Prigent était toujours fixé sur lui, moins implacable que le regard de flamme dardé sur lui par ces yeux semblables à une braise ardente.

Alors, se sentant vaincu, courbé sous la fatalité, il retrouva le stoïque courage de sa race et se croisa les bras devant la mort imminente.

Là-haut, au-dessus de leurs têtes, un autre drame plus poignant et plus grandiose se jouait.

Le représentant était arrivé le premier sur la plate-forme. D'un rapide coup d'œil jeté sur la mer et les îles il avait embrassé le tableau.

Aussi loin que son regard put s'étendre, il voyait des barques de toutes dimensions ceignant le château fort. Et, à chaque instant, de nouvelles embarcations se détachaient de la côte, apportant des renforts à ces assiégeants jusqu'à présent pacifiques, mais dont la mort de leur chef allait déchaîner les colères.

Le commandant du fort Taureau s'approcha du conventionnel. Il était pâle.

— Citoyen, dit-il d'une voix contenue, tu joues là une terrible partie. Tous ces hommes sont de bons et sincères patriotes, qu'une injustice va transformer en ennemis irrécyclables. Je les connais. Ce sont des lions. Ils sont six mille pour le moins, et j'ai cent hommes pour nous défendre.

Jean Bon Saint-André était aussi têtu que brave. Il répliqua d'une voix sourde :

— Fais former et mets en place le peloton d'exécution.

L'officier obéit. Douze hommes, les fusils chargés, vinrent se placer sur l'une des faces de la plate-forme carrée.

En face d'eux, à l'autre bout, Alain se dressa, fier et vaillant, regardant en héros l'injuste destinée.

Il voulut écarter Ameline. Elle noua ses deux bras à son cou en lui disant :

— Je n'ai pu t'appartenir vivante. Je serai à toi dans la mort. Rien ne peut plus nous séparer.

Le représentant eut un geste d'exaspération. Il avait honte de son rôle. Il désigna Ameline et commanda :

— Eloignez cette femme de cet homme. Il faut en finir.

Mais la comtesse s'était accrochée aux épaules du condamné. Elle cria au conventionnel avec une farouche énergie :

— Ne reviens pas sur la parole donnée. Tu m'as promis que je mourrais avec lui. Tiens ta promesse.

Cette scène devenait vraiment affreuse. Jean Bon Saint-André sentait tout l'odieux de son attitude. Mais il ne voulait point paraître céder devant la menace de la foule. Il jeta encore un regard du haut des remparts. Les barques avaient accosté l'ilot, des échelles étaient dressées. Une clameur furieuse monta qui disait :

— Justice, citoyen représentant. Justice, si tu ne veux pas que nous démolissions le fort.

En ce moment le commandant lui toucha le bras.

— Citoyen, dit-il, la position est critique. Ils ont forcé la porte et mes hommes sont débordés. Choisis et prononce.

— J'ai choisi, répliqua Jean Bon, farouche.

Il tira son sabre, et se tournant vers le peloton d'exécution, il commanda durement :

— Apprêtez armes !

Les soldats obéirent, mais lentement, à contre-cœur. Le représentant eut peur. Il sentit la colère du peuple venir sur lui.

Il n'eut pas le loisir de faire de longues réflexions.

Brusquement une poussée formidable se fit. Vingt hommes, vingt matelots, des démons, le couteau aux dents, hache, sabre ou pistolet au poing, firent irruption sur la plate-forme, et avec un terrible ensemble s'apprêtèrent à se ruer sur le groupe formé par le représentant et les soldats. Une voix formidable cria :

— Citoyen représentant, tu as voulu la bataille, tu vas l'avoir. Branle-bas de combat !

En un clin d'œil une muraille vivante s'interposa entre le peloton et les condamnés. Mais cette fois les soldats, acculés à la nécessité de se défendre, abaissèrent leurs fusils et mirent en joue les assaillants. La lutte se prépara furieuse, sans merci.

— Bas les armes ! cria l'organe puissant d'Alain Prigent.

D'un bond, le jeune chef avait traversé l'espace qui séparait les adversaires. Tête nue, le bras levé, il répéta :

— Bas les armes ! au nom de la patrie qu'il faut sauver !

Et tel fut l'empire de cette voix de commandement que fusils et pistolets se relevèrent en même temps.

Alors Alain interpella violemment le conventionnel, immobile et muet de stupeur.

— Citoyen représentant, tu voulais une preuve de mon innocence. En voici une de la trahison de mon accusateur !

Et, la main tendue, il montrait l'horizon à l'est, qu'empourpraient les feux du soleil levant.

Six grands navires, six vaisseaux de guerre, grandissaient dans la fulgurante lueur de l'orient. On voyait briller leurs canons et battre à leurs cornes le drapeau abhorré de la nation rivale, de l'ennemi héréditaire.

— Les Anglais ! cria d'une seule voix la foule. Les Anglais ! à mort ! à mort !

Jean Bon Saint-André détacha son ceinturon et le tendit à Alain Prigent avec une grande noblesse de geste et d'expression :

— Alain Prigent, je te dois une réparation publique. Voici mon épée. Prends-la et conduis-nous. Tu es notre chef !

— Aux roches de Primel ! Tous aux roches ! com-  
manda le jeune homme frémissant.

VI

LA ROCHE-QUI-TUE

Le cri : " Aux roches de Primel ! " avait retenti, répété par des milliers de voix, et toutes les barques viraient pour rejoindre la côte de Térénez. C'était une véritable surprise que venaient de tenter les Anglais, surprise concertée entre le commodore Sholton et le comte Arthur. C'était là, sans nul doute, l'avis que Ralph avait porté à Balahic et que Balahic avait transmis à l'escadre britannique.

Et, il faut bien le reconnaître, ce plan, audacieusement conçu, était sur le point de réussir.

Le représentant du peuple, la première surprise passée, avait tenu à son prisonnier un petit discours bien senti :

« Citoyen, les meilleures intelligences peuvent se tromper. Tu excuseras donc le crime que j'ai failli commettre, et tu vas m'aider à réparer ma faute. De combien d'hommes peux-tu disposer ? Sont-ils armés ?

— Je ne puis répondre sur leur nombre, répliqua Alain ; quant à leurs armes, si mauvaises qu'elles soient, ils sauront s'en servir. »

Et, prenant à part le représentant du peuple, il lui demanda à voix basse :

« Toi-même, citoyen, combien as-tu de soldats sous la main ? »

Jean Bon Saint-André hésita. Son regard interrogea anxieusement le commandant du fort. Il balbutia :

« Je ne sais pas au juste, un millier d'hommes peut-être, douze cents en appelant tout le monde. »

— Il faudrait du canon. »

Le représentant eut un geste découragé.

« Du canon ? Où veux-tu que j'en prenne ! Il n'y en a qu'à Brest. »

— Lance des courriers sur Brest et mande le plus de force possibles. Nous tiendrons tant que nous pourrons. »

Il se retourna derechef et lui montra la ligne de bataille des vaisseaux anglais.

Il y en avait six : trois frégates et trois corvettes formant le cercle et enveloppant les pointes rocheuses qui vont de Roscoff à Locquirec, sur un espace de huit lieues de côtes. Mais, derrière les vaisseaux, s'avançaient de lourdes chaloupes, et celles-ci gagnaient le rivage, chargées de fusils et de baïonnettes que l'on voyait étinceler sous les rayons du soleil levant.

« Nous sommes surpris ! prononça Jean Bon Saint-André d'une voix sourde. Cet homme avait bien machiné son plan. »

Et, pris d'une soudaine inquiétude, il demanda :

« Qu'est-il devenu ? »

Ce fut Yves Le Braz qui répondit :

« Il a disparu dans le tumulte. Jean Prigent n'a pas eu le temps de lui casser la tête. Mais nous avons l'autre. Qu'en faut-il faire ? »

Il désignait Ralph Gregh, garrotté et baïonné, qu'il avait porté jusque sur la plate-forme et qui gisait aux pieds du représentant.

Quand il eut répété sa question : « Qu'en faut-il faire ? », celui-ci répliqua en se détournant :

« Jette-le par-dessus le mur. »

On entendit un cri déchirant, et le cadavre de l'Anglais alla se broyer sur les roches aiguës que le flot commençait à recouvrir.

Le comte Roger s'avança à son tour et interpella Jean Bon Saint-André.

« Citoyen, dit-il, j'ai été accusé injustement, comme Alain Prigent et proscrit. J'attends que tu me rendes droit de mourir pour mon pays. »

— Qui es-tu ?

— Je suis le comte Roger de Plestin, commandant des gardes-côtes, cassé par un arrêt du délégué Killerton.

— Ah ! oui, je sais, répliqua le conventionnel. Je suis au courant de l'affaire. Encore une trahison !

Et, voyant l'épée pendante au flanc du gentilhomme calomnié, il toucha du doigt le pommeau en disant :

« Tu l'as reprise, tu as bien fait. Garde-la. Je t'ordonne, non de mourir, mais de vivre et de vaincre. »

— Et moi ? fit une voix douce, mais fière, une voix de femme.

Jean Bon se retourna et aperçut Ameline. Il la salua en souriant :

« Citoyenne, je n'ai pas le temps de te faire de longues excuses. Pour réparer mes torts, je tâcherai de te faire veuve avant ce soir. »

Et, galamment, il lui offrit la main pour l'aider à descendre l'étroite et sombre spirale de l'escalier.

En bas, une barque attendait devant la lourde porte de fer. D'autres suivaient, prenant les soldats, avec un lieutenant en tête. La moitié de la compagnie restait à la garde du fort sous le commandement de leur vieux capitaine.

« Nous avons quatre canons pierriers sur les remparts, dit fièrement celui-ci, et assez de poudre pour nous faire sauter. »

Jean Bon Saint-André s'embarqua avec les frères

Prigent, la comtesse Ameline et le comte de Plestin.

Quand il eut pris terre, on lui amena un cheval tout sellé. Il sauta sur le dos de la bête en criant aux marins volontaires :

« Tenez trois heures seulement. Je vais vous ramener des renforts. »

Et, suivi de trois cavaliers équipés à la hâte, il piqua des deux et partit à fond de train dans la direction de Morlaix.

En ce moment même un boulet, parti d'une des corvettes anglaises, vint écorner l'angle du fort Taureau.

« Vive la France ! » crièrent les héros de la Kerret-ar-laz.

Ce fut une rude bataille qui se donna, ce jour-là, 11 septembre 1793, de l'aube à la chute du jour.

On se battit de la pointe de Primel à l'angle de la grève de Saint-Michel, et jamais le Roc'h-ar-laz ne justifia mieux son nom de Roche-qui-Tue.

Elle tua, en effet, et le sable des plages, les galets des criques, les genêts des landes se rougirent de sang. La bataille fut telle, qu'elle laissa un souvenir digne de celui du glorieux combat de Saint-Cast.

Les Anglais débarquèrent cinq mille hommes de troupes de ligne et deux mille marins.

Tout d'abord ils eurent l'avantage.

Les canons des six vaisseaux de guerre balayèrent les abords de la côte. Ils refoulèrent le gros des défenseurs qui n'y pouvaient riposter. Une volée furieuse éteignit le feu du fort Taureau, démontant les quatre vieilles pièces rouillées, tuant douze hommes de la garnison, parmi lesquels le commandant, qui eut la tête emportée, et en blessant vingt-cinq.

Puis les chaloupes poussèrent droit à la rade, et les habits rouges installèrent trois batteries dans l'île la plus rapprochée du rivage de Térénez. Une colonne volante de mille hommes marcha droit sur Morlaix, une autre s'empara de Primel et de Plougasnou. Une troisième incendia Locquirec et s'avança jusqu'à Toul-an-Héry, aux portes de Plestin.

Mais là se bornèrent leurs avantages.

Alain Prigent, sans mesurer le danger, distribua ses troupes en trois colonnes. Celle de droite, sous les ordres du comte Roger, sortit de Plestin ; celle du centre, conduite par Jean de Bocenno et Le Hélo, couvrit Plougasnou et Saint-Jean ; enfin celle de gauche, dirigée par Alain lui-même, attaqua, par terre et par mer, les habits rouges retranchés à Primel.

Ceux-ci obéissaient aux ordres directs du commandant James Sholton.

Alain avait avec lui Ervoan Madeuc. Joël Le Gac, le vieux Julot, et Yves Le Braz servaient sous les ordres de leur ancien seigneur, le comte Roger. La comtesse Ameline avait tenu à suivre sous le feu l'homme qu'elle aimait.

Oh ! quelles belles prouesses s'accomplirent ce jour-là, et de quel cœur les Bretons combattirent pour la Bretagne et pour la France !

Comme le feu des îles gênait la marche des colonnes et emportait des files entières de combattants, Alain donna l'ordre à Ervoan de prendre avec lui quarante barques et de déloger les Anglais. Cinq cents matelots y montèrent. Trois cents seulement arrivèrent aux batteries. Dix barques avaient été coulées dans la traversée.

Mais ces trois cents-là furent des héros.

Ils se ruèrent sur les canons, assommèrent les pointeurs sur leurs pièces, en enclouèrent onze et tournèrent les sept autres contre les ennemis. Ce ne fut pas tout. Enflammés d'ardeur, exaltés par leur premier succès, ces trois cents conquirent un projet fabuleux et l'exécutèrent. Au fort de la bataille, ils remontèrent dans leurs barques, et, toutes voiles dehors, fous d'audace, ils abordèrent la corvette *la Victory*, une corvette de quarante canons, passèrent sous le feu de ses pièces de tribord et montèrent à l'abordage par la hanche de bâbord.

Ils n'étaient plus que cent. Il y avait cent vingt Anglais à bord. La corvette fut prise et tourna aussitôt son artillerie contre le reste de l'escadre britannique. Le combat devint surhumain, l'amiral anglais

ayant lancé deux frégates sur le vaisseau qu'on venait de lui enlever.

Ervoan Madeuc venait de recevoir sa huitième blessure. Tout son corps n'était plus qu'une plaie. Il détacha le plus valide des soixante-dix compagnons qui lui restaient, avec un message pour Alain Prigent.

« Faut-il revenir à terre et brûler le vaisseau ? Faut-il m'amarrer à une frégate et la faire sauter avec moi ? »

L'homme se jeta dans une barque qui faisait eau. Un boulet l'éventra. Il sauta sur une épave que le flot poussait à la rive et nagea trois cents brasses. Il atteignit Alain au moment où celui-ci, enlevant ses marins, refoulait les Anglais sur les deux grands rochers de Trégastel.

« Dis à Ervoan, repartit Alain, que je l'admire. Qu'il fasse à sa guise ! Je n'ai pas d'ordre à lui donner. »

Et, prenant la main de la comtesse qui, agitant de l'autre son bonnet blanc à la pointe d'une épée, belle comme une déesse, précédait les combattants sous une pluie de fer, il lui dit :

« Ameline, c'est sur ces roches qu'est la tombe de la comtesse Killerton. Vous allez y reprendre votre nom vrai. »

Et il cria aux marins électrisés :

« Allons ! mes gars ! Un dernier effort en l'honneur de Mapiaouank et jetons ces maudits à la mer. Vive Kergroaz ! »

— Vive Kergroaz et Bocenno ! » répondirent les hommes de fer.

Ce fut effrayant. Les Anglais sont de rudes soldats. Ils tinrent deux heures sur ce granit troué comme une écumoire. Ils y laissèrent trois cents morts avant de remonter dans leurs canots et leurs chaloupes. Les Bretons perdirent un nombre égal de braves.

A midi, la bataille durait encore. Mais un homme vint à franc étrier de Plestin. Il annonça à Alain que le comte Roger avait chassé les habits rouges de toutes leurs positions, repris le Roc'h-ar-laz, la vallée de Pontaryar et Locquirec.

Les Anglais se rembarquaient sur tous les points, le coup était manqué.

C'était la victoire. Mais elle était chèrement achetée.

Deux mille morts et blessés du côté des Bretons jonchaient le sol ou gisaient dans les humbles barques des pêcheurs, éventrées, fracassées, quelques-unes transformées en brûlots dans la rade ou sur les sanglants récifs des chaises de Primel.

Alain rentrait triomphant, couvert de sang. Un coup de sabre lui avait entaillé le crâne, une balle lui avait troué le bras gauche.

Il marchait pourtant, le front haut, l'orgueil de la victoire dans les yeux. Comme il atteignait le sommet du plateau, il rencontra Roger de Plestin à cheval. Il venait accampagné de Joël Le Gac et d'Yves Le Braz, vêtus d'une effrayante pourpre.

Le colosse avait tué vingt Anglais de sa main. Le vieux Julot était mort.

« La comtesse ? interrogea l'aîné des Prigent avec angoisse, où est la comtesse ? »

— Me voici, » répondit une belle voix au timbre d'or.

Il se retourna. Ameline était debout à son côté. Elle n'avait pas une blessure. Ses mains étaient blanches, sa beauté rayonnait.

Alain s'agenouilla devant elle, respectueusement, avec amour. Il demanda encore :

« Mon frère ? »

La foule des vainqueurs s'écarta. Il vit une civière et, sur cette civière, Jean étendu, atteint de trois blessures. Mais les yeux du jeune homme étaient pleins de fierté, sa bouche souriait, malgré la souffrance. Il murmura :

« Frère, tu peux être satisfait. Hier au soir j'ai tué Saint-Julien ; tout à l'heure, j'ai passé mon épée à travers le corps de Sholton. »

— Mais toi, frère, toi ? demanda le jeune chef en pressant le blessé dans ses bras.

— Oh ! moi, ce ne sera rien je l'espère. La dernière balle que j'ai reçue m'a cassé le bras droit. C'est la sienne. Il a tiré à bout portant au moment où j'allais le faire prisonnier. Je sais que Le Hélo l'a tué d'un coup de crosse. »

## L'OISEAU DU DÉSERT

Alain se releva pour faire place au médecin qui allait sonder les blessures de Jean.

En ce moment une voix grave et émue se fit entendre derrière lui, qui disait :

« Alain et Jean Prigent, vous êtes des héros. Cidavant comte de Plestin, tu as fait plus que ton devoir. Yves Le Braz, Joël Le Gac, Pierre Le Hélo, vos noms appartiennent à l'histoire. Tous ici, marins de Bretagne, soldats de la Kerret-ar-laz, vous avez bien mérité de la patrie. La patrie vous glorifie et remercie par ma voix. »

Tous levèrent la tête et reconnurent le représentant du peuple Jean Bon Saint-André.

Il était heureux et fier ; il souriait. Il ajouta pourtant avec une sorte de mélancolie :

« Seulement vous avez été trop vite en besogne. Quand nous sommes arrivés de Morlaix, il n'y avait plus rien à faire. »

Il montrait les huit cents gardes nationaux morlaisiens rangés en bataille, l'arme au pied.

Puis, s'avancant vers la comtesse Ameline, il lui baisa galamment la main.

« C'est la main d'une héroïne, dit-il, elle ne peut être mieux que dans celle d'un héros. J'espère, citoyenne, que tu ne me défendras pas d'assister à tes noces ? Car on peut parler de tes noces, n'est-il pas vrai, maintenant que tu es veuve ? »

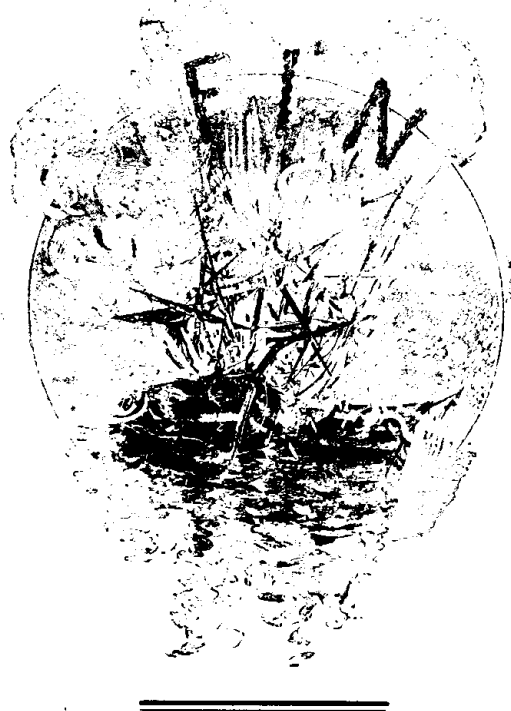
Tout à coup une grande clameur s'éleva sur tout le rivage, et, d'un commun accord, toutes les têtes se découvrirent.

Là-bas, au large de Trégastel, deux vaisseaux accouplés, collés l'un à l'autre pour mieux dire, apparaissent ceints de flammes, couronnés de fumée. L'un était une frégate anglaise, l'autre démâté, mutilé, haché, portait à sa corne les trois couleurs de France.

« Vive la France ! messieurs, cria Alain Prigent, et gloire à ceux qui meurent pour elle, ensevelis dans leur triomphe ! »

Une formidable explosion ébranla l'air et les deux vaisseaux disparurent dans une gerbe d'étincelles.

Ervoan Madeuc venait d'allumer le dernier bouquet de la fête. Deux vaisseaux anglais avaient sauté.



Laissez-moi vous conter une bonne histoire qui vient d'Irlande. Un pauvre Irlandais, colportait de porte en porte des petits chats qui venaient de naître. Afin de tenter un pasteur presbytérien, notre homme lui dit que c'était des chats protestants. Cette recommandation n'eût pas l'effet désiré et l'Irlandais dut remporter sa marchandise.

Quelques jours plus tard, le pasteur rencontra encore l'homme aux chats. Cette fois il était arrêté devant un presbytère et les offrait à la servante du curé comme chats catholiques. Le pasteur intervint : « Tu m'as dit l'autre jour qu'ils étaient protestants. » « Oui, mais, c'est parce qu'aujourd'hui ils voient clair. »

## I.

## LE CHERCHEUR D'OR.

On sait que le centre de l'Australie, de cette île immense, jetée à notre antipode, est occupé par un désert jusqu'ici infranchissable et non moins vaste, non moins inhospitalier que le désert africain. Des voyageurs qui ont tenté récemment de traverser ces contrées inconnues prétendent, il est vrai, qu'elles ne sont pas uniformément isolées et stériles, comme les premières explorations l'avaient fait croire. Toujours est-il que l'Angleterre, malgré son génie colonisateur, malgré la hardiesse de ses pionniers, occupe seulement une bande plus ou moins étroite sur les rivages de cette île colossale ; des villes populeuses et florissantes, où l'on trouve les raffinements et les merveilles de la civilisation la plus avancée, forment comme une chaîne autour de la partie centrale ; quant à cette partie centrale elle-même, aucun Européen encore ne l'a traversée. Sa vaste étendue, le manque d'eau potable, l'absence de toute production utile, les tribus sauvages qu'on y rencontre parfois, et qui conservent leur farouche indépendance, ont toujours empêché les voyageurs de pénétrer jusqu'au cœur de cette région mystérieuse, et plusieurs de ceux qui ont tenté l'entreprise sont morts misérablement à la peine.

C'est sur la limite de la colonisation australienne, dans l'état de Victoria et dans le bourg de Dorling-station que vont se dérouler quelques-uns des événements de cette histoire.

Ce bourg devait son nom à un squatter qui, quinze ans auparavant, avait formé à cette même place une de ces vastes bergeries appelées *stations* dans le pays. Dorling, après s'être enrichi à engraisser des bœufs, était retourné en Europe et les immenses terrains de sa propriété avaient été revendus en détail. Un centre de population n'avait pas tardé à se créer en cet endroit où l'on montrait au voyageur comme une curiosité locale, la petite maison de bois maintenant croulante et vermoulue, que le squatter avait construite lors de son arrivée dans ces solitudes. Quoi qu'il en fût de ces humbles commencements, Dorling-station était, à l'époque dont nous parlons, un bourg de quelque importance. A la vérité, la plupart des habitations, construites en bois, n'avaient pas plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée ; mais on y trouvait des magasins bien approvisionnés, une excellente auberge, une maison d'école, un temple protestant, une église catholique, enfin tout ce que pouvaient exiger les besoins physiques et moraux de sa population. Les édifices publics, malgré leur exigüité, avaient une apparence monumentale qui ne rappelait nullement la barbarie d'une ville naissante, et l'église notamment, avec ses fenêtres gothiques, son clocheton de pierre svelte et découpé à jour, eût fait penser à quelque vieux village de notre vieille et catholique Bretagne.

Cependant l'illusion ne pouvait être longue : à dix milles seulement de Dorling se trouvait le désert australien avec la faim, la soif, la stérilité, et toutes les horreurs des grandes solitudes. Au delà du bourg, les cultures cessaient tout à coup ; c'était à peine si l'on rencontrait encore çà et là quelques stations de moutons, les plus pauvres et les moins recherchées par les squatters. L'œil n'apercevait plus que des sables, des rares gommiers s'élevant au-dessus des taillis inextricables de maalis, parfois des lagunes d'eau salée et amère. Là aussi l'étrange nature australienne, refoulée par les envahissements de la civilisations, reprenait ses droits, se manifestait par ses plus beaux et ses plus curieux échantillons. Le cygne noir s'ébattait majestueusement à la surface des lagunes, tandis que l'ornithorhynque, ce bizarre animal qui rappelle les plus informes essais de la création durant les époques palé-

ontologiques, l'ornithorhynque avec son corps de castor, son bec de canard et son ergot venimeux, se jouait dans les marais environnants. Des troupes de kangourous s'élançaient par bonds prodigieux, comme des sauterelles gigantesques, soutenus par leurs longues et robustes queues. L'oiseau-lyre, qui le cède à peine en beauté au paon lui-même, voltigeait dans les fourrés des montagnes, et l'émeu, cette autruche australienne, courait avec une inconcevable agilité sur les sables brûlants. Mais dans les sables, dans les taillis, au bord des lagunes, partout, le promeneur imprudent risquait de rencontrer le serpent noir, ce terrible indigène qui n'a pas cédé devant l'Européen, comme les autres habitants du sol, et dont la morsure est toujours mortelle.

Il semblerait que Dorling-station, en raison de sa situation écartée sur les confins du désert, eût pu difficilement prospérer ; mais elle se trouvait sur la grande route qui conduisait de Melbourne à Sydney, à travers une foule d'autres villes naissantes, et elle était fréquentée par des bouviers, des émigrants et des touristes qui laissaient d'ordinaire en passant bon nombre de dollars dans le pays. D'ailleurs une circonstance particulière lui avait fait prendre depuis peu un développement inespéré.

La colonie entière était alors en proie à la fièvre de l'or. Le précieux métal avait été découvert d'abord au mont Alexandre ; puis à Balarath, à Bendgo et dans plusieurs autres localités du Victoria. Or, le bourg de Dorling étant voisin de ces localités, l'immense agglomération de mineurs était obligée de s'y approvisionner en partie. De plus les caravanes qui se rendaient de Melbourne aux placers, ou qui en revenaient, avaient pris récemment l'habitude de passer par Dorling dont la route, quoique moins directe, était plus commode et moins défoncée que les autres ; ainsi l'heureuse bourgade pouvait prélever un tribut sur ceux qui couraient après la fortune et sur ceux qui étaient parvenus à la saisir.

Une troupe nombreuse appartenant à cette première espèce de voyageurs s'était arrêtée à l'auberge de Dorling-station, un soir d'octobre, mois qui correspond à peu près à notre mois de mai. Wagons et chevaux n'ayant pu trouver place dans les écuries de la maison publique encombraient la cour, tandis que les maîtres, après avoir envahi les chambres, la salle commune et les corridors, refluaient jusque sous la véranda où plusieurs d'entre eux se disposaient à passer la nuit, enveloppés dans leurs couvertures de laine. Néanmoins ceux-là ne se montraient ni moins bruyants ni moins joyeux que leurs compagnons. Ils buvaient leur grog avec la gaieté de gens qui se croyaient certains d'être immensément riches quelques jours plus tard, et au dehors comme au dedans de la maison, retentissaient des chants et de gaillards propos, en toutes sortes de langues.

Comme la nuit allait tomber, un nouveau voyageur à cheval, arrivant isolément par la route de Melbourne, vint s'arrêter devant l'auberge dans l'intention d'y demander un gîte.

Ce cavalier, auquel nul dans la maison ne prenait garde, était pourtant remarquable à plus d'un titre. Il avait environ trente ans ; il était grand, vigoureux et bien proportionné. Son visage, quoique bronzé maintenant par l'action du soleil tropical, avait conservé une finesse de lignes, une délicatesse d'expression assez rares chez les hommes d'action à la catégorie desquels ce voyageur semblait appartenir. Il portait toute sa barbe, une barbe noire et touffue, dont, malgré les agitations de sa vie aventureuse, il prenait un soin particulier. Ses traits, d'une régularité parfaite, annonçaient à la fois la hardiesse et la bonne humeur, tandis que ses yeux noirs décelaient une impétuosité de caractère qui ne lui permettait pas d'ajourner l'exécution des projets qu'il avait conçus une fois, si audacieux qu'ils pussent être.

Son costume consistait en une blouse de chasse dont la coupe ne manquait pas d'élégance ; il avait des bottes mexicaines en cuir ouvragé, et il était coiffé d'un panama de grand prix. Une couverture de laine en makinaw, d'un rouge éclatant, était jetée sur son épaule à la manière des plaids écossais ; mais cette espèce d'écharpe n'empêchait pas de voir le pommeau d'un revolver et le manche d'un long couteau de chasse passés négligemment dans sa ceinture. En outre de ces armes, il portait en bandoulière un magnifique fusil à deux coups ; enfin il montait un excellent cheval qu'il maniait avec l'habileté d'un écuyer accompli, et son air de distinction eût fait douter qu'il appartenait à la classe vulgaire des chercheurs d'or, si l'on n'eût su par expérience que, devant cette fatale passion de l'or, les plus élégants et les plus distingués étaient égaux aux plus grossiers et aux plus misérables.

Le voyageur, en voyant l'encombrement extraordinaire qui régnait dans l'auberge, hésitait à mettre pied à terre. Il allait pourtant s'y décider, quand un vieux mendiant, qui rôdait autour de la maison en cherchant quelque bonne aubaine, s'approcha et lui dit en anglais :

« Oh ! Votre Honneur, si vous avez seulement besoin d'un verre de bière et d'une tranche de bœuf pour votre souper, vous pouvez descendre ; et, à force de crier et d'attendre, vous les obtiendrez peut-être de master Van Roer, le Hollandais qui tient cette auberge. Mais si vous avez la prétention d'obtenir un lit pour vous et une place à l'écurie pour votre cheval, vous perdez votre temps, je vous en avertis. »

Cette assurance parut un peu déconcerter le voyageur.

« Au diable Van Roer et sa maison ! répondit-il en anglais ; cependant, écoutez moi, l'ami : vous êtes du pays sans aucun doute ? »

Le vieillard fit un signe affirmatif.

« Eh bien, ne connaissez-vous pas ici quelqu'un qui pourrait m'accorder l'hospitalité jusqu'à demain matin ?... Je suis, ajouta-t-il avec intention, en état de le bien payer. »

— Vous trouverez difficilement, à Dorling, ce que vous souhaitez, Votre Honneur, répliqua le mendiant. La plupart des maisons sont vides, car tous les hommes sont partis pour les mines, et dans les autres il n'y a que des femmes assez peu soucieuses de recevoir chez elles des étrangers.

— Allons ! soit, dit le voyageur avec résignation, ce ne sera pas la première fois que j'aurai couché en plein air... Cependant, bonhomme, encore un renseignement : je suis parti de Melbourne avec tant de hâte, que je n'ai pas songé à me munir d'entraves pour mon cheval : or, il ne serait pas prudent de laisser en liberté une si belle et si bonne bête pendant que je serais endormi ; dites-moi donc s'il existe ici une boutique où je pourrais acheter des entraves ? »

Au lieu de répondre, le vieillard examinait avec curiosité son interlocuteur.

« Vous êtes Français, gentleman ? demanda-t-il enfin. »

— Français ou non, que vous importe ?

— Ne vous fâchez pas ; j'avais cru reconnaître à votre prononciation. Si vous étiez Français, je vous aurais dit qu'il vous est facile de vous procurer à deux pas d'ici, chez des compatriotes, ce dont vous avez besoin.

— Des compatriotes ! répliqua le voyageur avec vivacité. Quoi donc ! vous avez des familles françaises à Dorling-station ?

— Oui, oui, Votre Honneur, nous avons la famille Brissot, de vrais Parisiens, à ce que l'on dit. Ils tiennent un store là-bas, à cette maison rouge, au pied du grand gommier, et ils ont toutes sortes de marchandises. Le maître de la maison est absent, il est allé aux mines, comme bien vous pensez ; car tout le monde y va ; on y trouve des nuggets d'or en telle quantité qu'il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. J'y serais allé moi-même si je n'étais pas si faible et si je ne souffrais pas tant de ma goutte. Vous trouverez, au store, mistress Brissot, qui est une femme bien plaisante, et aussi miss Clara, leur fille, la perle du pays. »

Le voyageur avait écouté ces détails avec un intérêt évident ; néanmoins, après avoir jeté un regard sur son interlocuteur, il lui tendit un shelling, et, portant la main à son chapeau, il lui dit avec distraction :

« Merci de vos renseignements, l'ami, et adieu. »

Il toucha légèrement de l'éperon les flancs de son cheval et se dirigea vers la maison indiquée.

Le vieux rôdeur était demeuré à la même place, partageant son attention entre la pièce d'argent qu'il retournait dans sa main et le cavalier qui s'éloignait.

« C'est un Français, sûrement c'est un Français, murmura-t-il ; il m'a donné un schelling et m'a fait des politesses. Il n'y a qu'un français assez sot pour être à la fois poli et généreux. Que le diable l'emporte ! je vais boire un verre de grog à ses dépens. »

Et il entra dans la taverne.

De son côté le voyageur, après avoir atteint le store, mit pied à terre devant la porte et attacha son cheval au gros arbre qui ombrageait la maison.

On appelle *store*, en Australie, un vaste magasin ou plutôt un bazar où l'on trouve toutes sortes de marchandises hétérogènes. Là, sont bizarrement réunis des ajustements de femmes, des salaisons, des selles de chevaux, des ustensiles de ménage, des verreries, du tabac, des livres, des couvertures. Le store de la famille Brissot était parfaitement assorti de denrées tirées des cinq parties du monde. Tous ces objets, de formes et de provenances si diverses, étaient disposés avec goût dans une spacieuse boutique, dont la devanture laissait largement pénétrer l'air et la lumière. Cette boutique occupait la totalité du bâtiment qui longeait la rue ; la famille habitait deux autres corps de logis disposés autour d'une cour gazonnée. Le principal de ces corps de logis, construit en briques, avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée, avec une galerie extérieure ou véranda. Par derrière, dans un joli jardin, les arbres fruitiers de l'Europe s'associaient aux arbres toujours verts de cette contrée tropicale, formaient des massifs qui entretenaient l'ombre et la fraîcheur autour de l'habitation.

Mais le voyageur ne parut prendre aucun intérêt à ces détails, où se trahissait l'aisance des maîtres du logis, et entra résolument dans le store.

Il n'aperçut d'abord, au milieu de cet entassement de marchandises, qu'une vieille négresse chargée de répondre aux acheteurs. Ne croyant pas avoir à se mettre en frais de politesse, il dit en français d'un ton dégagé :

« Allons, bonne femme, montrez-moi des entraves pour mon cheval. »

La négresse, déconcertée par l'impétuosité de son entrée, ne se hâta pas de le servir ; peut-être même ne l'avait-elle pas compris, car elle demeura immobile en prononçant l'exclamation banale des Anglais :

« Oh ! sir. »

Le voyageur allait répéter sa demande, quand une voix argentine s'éleva derrière une pile d'étoffes qui semblait être un écran disposé contre la curiosité importune.

« Un Français, disait-on, et sans doute un Français nouvellement débarqué dans la colonie ? Qu'il soit le bienvenu ! »

En même temps une jeune personne qui, assise près d'une fenêtre intérieure, travaillait à un ouvrage d'aiguille, s'avança d'un air empressé : c'était Mlle Clara Brissot.

Le mendiant n'avait pas exagéré les charmes de cette belle personne. Elle était blonde ; elle avait la physionomie expressive, l'œil d'un bleu doux et pur comme l'azur du ciel. On reconnaissait tout d'abord, à la grâce de sa désinvolture, à la simplicité pleine de bon goût de sa mise, à l'élégance de tous ses mouvements, et jusqu'au timbre harmonieux de sa voix, qu'elle n'était pas née en Angleterre ou dans les colonies anglaises. Elle était vêtue d'une robe de mouseline peinte, de couleur claire, dont l'étoffe ne pouvait être coûteuse ; mais cette robe avait une coupe savante, tout à fait inconnue à Dorling-station, et elle paraissait d'autant mieux Clara, que Clara se l'était taillée elle-même. Ses cheveux, arrangés avec une indifférence apparente, l'ornaient mieux que n'eussent pu faire des torsades de perles ou de guirlandes

de fleurs. Cette jolie et sémillante parisienne, transportée à tant de milliers de lieues de sa patrie, était comme une de ces plantes exotiques dont on admire d'autant plus le port et les fraîches couleurs, qu'elles contrastent davantage avec le milieu où elles sont condamnées à s'épanouir et à se flétrir.

Clara, obéissant à une impression spontanée, avait adressé au voyageur, sans le voir, les paroles de bienvenue que nous avons rapportées ; mais à peine son regard eût-il rencontré les yeux noirs et profonds de l'inconnu, qu'elle baissa la tête en rougissant.

Le voyageur, à son tour, parut pénétré d'admiration à la vue de cette charmante jeune fille ; mais il n'était pas homme à perdre sa présence d'esprit.

« C'est une grande joie pour moi, mademoiselle, dit-il avec aisance, de rencontrer ici une compatriote qui représente si bien les grâces et la beauté de nos Françaises. »

Sans doute la pauvre enfant n'était pas habituée à un pareil langage, ou du moins l'admiration qu'elle inspirait s'exprimait d'une manière différente, car elle devint plus rouge et plus confuse qu'auparavant. Pour cacher son embarras, elle dit en anglais à la négresse :

« Sémiramis, apportez un siège à ce gentleman ; et si j'osais lui offrir... »

Elle s'interrompit ; et comme la vieille moricaude, qui répondait au nom ambitieux de Sémiramis, s'empressait d'avancer une chaise de canne, Clara reprit en français :

« Monsieur est sans doute arrivé depuis peu dans la colonie ? »

— Depuis deux jours seulement, répliqua le voyageur en s'asseyant sans façon : je n'ai fait que traverser Melbourne, et je me suis mis sur-le-champ en route pour les mines, où je compte arriver demain soir. »

Une moue imperceptible contracta les lèvres de Clara.

« Ah ! vous allez aux mines ? reprit-elle. Mais y a-t-il indiscrétion à vous demander, monsieur, quelle ville de France vous avez habitée en dernier lieu ? »

— Pas le moins du monde, mademoiselle ; j'ai toujours habité Paris, où je suis né.

— Paris ! répéta Mlle Brissot avec animation ; vous venez de Paris ? »

Et, sans attendre la réponse, elle se mit à courir vers l'extrémité du magasin en appelant d'une voix émue :

« Maman ! chère maman, venez vite... Voilà un voyageur, un Français qui arrive de Paris ! »

— Paris ! » répéta-t-on avec attendrissement.

Et une dame sortit tout effarée d'un petit parloir qui faisait suite au magasin.

C'était encore une Parisienne, mais cette fois une Parisienne dans l'acceptation frivole du mot. Elle avait certainement plus de quarante ans, et grâce à son expérience dans l'art de la toilette, elle paraissait en avoir trente-cinq à peine. Des rides légères commençaient à se dessiner sur ses tempes ; néanmoins elle était encore fraîche, rosée, et un peu d'embonpoint dissimulait les premiers outrages du temps sur son visage. Sa chevelure noire, surmontée d'un petit bonnet de dentelle, n'était parsemée d'aucun fil d'argent. Bref, elle était encore jolie et eût pu, à la rigueur, passer pour la sœur aînée de sa fille. En revanche, elle était mise avec une grande recherche et surchargée de falbalas et de rubans, sans compter les chaînes d'or, les bracelets, les châtelaines qui cliquetaient à son cou, à ses bras, à sa ceinture. Enfin elle avait des manières prétentieuses et elle minaudait parfois d'une façon qui ne sentait pas le meilleur du monde.

Tout cela parut surprendre un peu l'inconnu, mais non pas lui déplaire ; car à plusieurs milliers de lieues de son pays natal, on n'est pas difficile sur tout ce qui le rappelle, quand ce seraient des ridicules et des travers.

ELIE BERTHET.

(A suivre)